



HAL
open science

Cartographies croisées du Campā moderne : un royaume d'Asie du Sud-Est au cœur de la première mondialisation des savoirs géographiques

Pierre-Emmanuel Bachelet

► To cite this version:

Pierre-Emmanuel Bachelet. Cartographies croisées du Campā moderne : un royaume d'Asie du Sud-Est au cœur de la première mondialisation des savoirs géographiques. Péninsule : Etudes Interdisciplinaires sur l'Asie du Sud- Est Péninsulaire, A paraître. hal-01740795

HAL Id: hal-01740795

<https://hal.science/hal-01740795>

Submitted on 22 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cartographies croisées du Campā prémoderne : un royaume marchand d'Asie du Sud-Est au cœur de la première mondialisation des savoirs géographiques

Au cours du XVI^e siècle, l'internationalisation accrue des échanges et l'expansion des réseaux commerciaux ont conduit à une première mondialisation. L'Asie du Sud-Est occupe une place de choix dans cette configuration : c'est un espace parcouru par les marins et les marchands depuis plus de deux mille ans, qui a joué un rôle clé dans l'internationalisation des échanges économiques et connaît alors, pour reprendre la formule célèbre d'Anthony Reid, un "âge du commerce"¹. En effet l'Asie du Sud-Est produisait alors des denrées uniques et à forte valeur ajoutée, à commencer par les épices : clou de girofle, noix de muscade et poivre, qui sont parmi les produits qui ont joué le plus grande rôle dans le développement du capitalisme économique.

Au cœur de ce hub ultra-connecté, le Campā occupe à partir du XV^e siècle une place secondaire. Cet Etat multiethnique, composé de plusieurs principautés théoriquement soumise à un Roi des rois, est l'un des plus anciens d'Asie du Sud-Est : au cours de la période classique (IX^e-XIV^e siècles) il rayonne sur toute la région et au-delà. La musique cam atteint l'Empire des Tang et traverse la mer jusqu'au Japon. Les marchands cam profitent de l'exceptionnelle situation du royaume, étape incontournable sur la route maritime reliant l'Inde à la Chine, pour s'intégrer aux réseaux marchands régionaux et développer leurs propres connexions. Les marchands indiens, chinois, malais et musulmans fréquentent les ports cam en en ramenant entre autres produits recherchés, le fameux calambac ou bois d'aigle.

Cependant, à partir du XI^e siècle le Campā entame une lutte d'influence avec ses voisins pour l'hégémonie dans la partie orientale de l'Asie du Sud-Est continentale. Les guerres avec l'Empire angkorien se multiplient, ainsi que les cessions territoriales au profit du petit royaume septentrional du Đại Việt. En 1471, la capitale Vijaya et la moitié septentrionale du pays sont conquis par le Đại Việt. Le royaume cam se limite désormais à la région comprise entre le nord du delta du Mékong (encore khmer) et le centre de l'actuel Viêt Nam, soit aux principautés connues sous le nom sanskrit de Kauthāra et Pāṇḍuraṅga.

Pour autant, le Campā parvient à rester intégré aux réseaux commerciaux régionaux, et plus particulièrement aux réseaux marchands malais. En outre, les ports du royaume accueillent toujours des marchands chinois, indiens, arabes, persans ou originaires des Ryūkyū (Okinawa) auxquels viennent s'ajouter au XVI^e siècle les Européens et les Japonais.

Cette nouvelle ère de prospérité, malheureusement mal documentée, dure jusqu'à la seconde moitié du XVII^e siècle. En 1653 la partie septentrionale du royaume est conquise par l'Etat des Nguyễn, partie méridionale du Đại Việt alors divisé en deux Etats rivaux, nommés dans l'historiographie vietnamienne Đàng Trong (au sud) et Đàng Ngoài (au nord, Etat dirigé par la dynastie Trịnh). En 1694, après une ultime annexion suivie d'une révolte, le Campā devient un Etat vassalisé, à l'intérieur des frontières duquel s'étend une préfecture viêt administrée directement par les Nguyễn.

Les sources utilisées pour décrire la place occupée par le Campā dans les réseaux commerciaux d'Asie du Sud-Est ont été en premier lieu les vestiges archéologiques et les textes. Les cam ont eux-

¹ Reid (1988 et 1993)

mêmes rédigé des chroniques à partir du XVIII^e siècle, qui sont malheureusement peu utiles pour l'étude des relations extérieures du royaume. Les récits de voyage européens ainsi que les routiers fourmillent de mentions éparées des ports cam et de la qualité de leur calambac, mais ils sont souvent trop peu détaillés pour nous permettre de dresser un portrait à la fois précis et fidèle du Campā lors de la première mondialisation.

Nous avons choisi d'introduire ici un nouveau type de sources, qui a été très peu utilisé dans l'étude du Campā, à savoir les cartes. Les cartes sont à la fois relativement faciles d'accès (beaucoup d'entre elles ont été numérisées), faciles et rapides à lire, dans la mesure où elles ne comportent la plupart du temps que des toponymes. Nous ne prétendons pas pour autant en faire une étude exhaustive, étant donnée la richesse et l'abondance de ce matériau ; nous avons donc sélectionné une vingtaine de cartes jugées pertinentes pour notre démonstration.

Nous avons regroupé des cartes à différentes échelles : planisphères, cartes de l'Asie ou cartes de l'Asie du Sud-Est continentale et quelques cartes à plus grande échelle géographique. La majorité des documents disponibles sont cependant des cartes à petite échelle (planisphère et cartes de l'Asie) puisqu'il n'existe aucune carte du Campā à proprement parler, et quasiment aucune trace de cartographie malaise², les Malais étant les premiers partenaires économiques du royaume. Nous recourrons également à des représentations symboliques ou religieuses du monde en utilisant des cartes bouddhiques.

Selon les documents le Campā peut être représenté comme un royaume indépendant, un royaume tributaire ou une simple province, voire comme une île localisée au large du monde chinois. Parfois il ne s'agit que d'un port, d'autres fois il ne subsiste de lui que des indications pratiques telles que des caps ou des baies (dans les cartes nautiques notamment).

De manière générale, les informations délivrées par ces cartes sont limitées. En effet, les cartographes ne connaissent pas eux-mêmes les lieux et doivent donc s'inspirer de travaux de seconde main, récits de voyages, routiers et bien entendu cartes plus anciennes. De plus, pour l'écrasante majorité d'entre eux ils produisent des cartes à petite échelle, ce qui limite leur précision. Les sources qu'ils convoquent ne sont pas toujours d'une grande rigueur géographique, ou bien sont datées ; en effet avant la fin du XVI^e siècle les Européens utilisent abondamment Marco Polo et les autres voyageurs médiévaux, en ce qui concerne la dénomination des royaumes, et la *Géographie* de Ptolémée en ce qui concerne la forme des continents. Par ailleurs le décalage temporel entre la réalité politique représentée sur la carte et le moment de la conception peut être très important, ce qui explique par exemple que l'on retrouve le Campā dans des cartes européennes ou japonaises jusqu'à la fin du XIX^e siècle alors qu'il est définitivement annexé en 1832.

Nous avons tenu à exploiter à la fois des cartes asiatiques et européennes dans une démarche comparative, en mettant en valeur les influences mutuelles et les liens qu'elles entretiennent, mais également leurs différences. Au premier abord, là où les cartes européennes cherchent en général le réalisme et la retranscription fidèle des côtes, des territoires et des toponymes, la représentation symbolique et politique a beaucoup plus d'importance chez les Chinois et les Viêt.

Cette distinction est cependant réductrice, étant donné que les Chinois ont également une tradition de cartes nautiques à usage pratique, bien que très peu soient parvenues jusqu'à nous. De

² Dans une lettre de 1612, Afonso d'Albuquerque, après la conquête de Malacca, affirme avoir consulté la carte d'un pilote javanais. C'est l'une des très rares mentions de cartes dans le monde malais au sens large. Cf. Reid (1988) et Harley, Woodward (1994).

même, la cartographie européenne s'est longuement appuyée sur des sources anciennes et insuffisamment documentées (Marco Polo, Ptolémée) et l'influence des cartes musulmanes sur la cartographie de l'Asie a été limitée. La cartographie japonaise présente la particularité de conjuguer, à la même époque, cartographie directement copiée d'exemples chinois plus ou moins anciens, cartographie bouddhique et cartographie inspirée des navigations japonaises, portugaises et hollandaises. L'uniformisation progressive – et jamais totale – de la cartographie à partir de la fin du XVI^e siècle a par ailleurs considérablement réduit l'écart qui pouvait exister entre cartographies asiatiques et européennes.

Les cartes représentent un matériau précieux pour l'histoire du Campā prémoderne, dans la mesure où elles témoignent d'une part de son intégration aux réseaux du commerce international, alors en expansion, et d'autre part de la circulation des informations et du savoir cartographiques au cours de cette période.

Il existe donc une très forte corrélation entre la fréquence de la représentation du Campā dans les cartes et son degré d'intégration au commerce mondial, étant donné que les informations recueillies par les cartographes viennent en premier lieu des voyageurs et des marchands. Le Campā étant l'un des plus anciens Etats d'Asie du Sud-Est à être connecté au système eurasien, il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le Campā figure très tôt sur les cartes asiatiques et européennes, et ce bien avant le Đại Việt, dont l'activité commerciale était beaucoup plus limitée.

La question de la circulation du savoir cartographique ne se réduit pas aux informations transmises des voyageurs aux cartographes ; à l'inverse, les cartes ont été un support primordial pour de nombreux marchands (européens en particulier) désireux de conquérir de nouveaux marchés. Le commerce a permis à la cartographie d'évoluer, mais la cartographie en retour a été un outil indispensable à l'expansion des réseaux commerciaux.

La cartographie reflète également l'évolution politique du royaume cam. Au fur et à mesure que les Nguyễn conquièrent la partie orientale de l'Asie du Sud-Est continentale (nord du Campā mais aussi delta du Mékong khmer progressivement annexé avec l'aide des migrants chinois fuyant la conquête des Qing en 1644), le Campā occupe une place de moins en moins importante dans les cartes, ce qui indique que la circulation des informations est plutôt bonne.

Néanmoins seule la cartographie des côtes reste précise, ce qui rappelle que le Campā était avant tout un Etat tourné vers la mer, et la cartographie de l'intérieur des terres (ainsi que des frontières) reste très approximative. Cependant ce n'est pas propre au Campā ; toute l'Asie du Sud-Est continentale n'est que très imparfaitement cartographiée, ce qui est davantage dû à l'absence de délimitation nette et précise des frontières entre les Etats qu'à l'absence de marchands étrangers. On pourrait cependant s'étonner que la cartographie asiatique ne soit pas plus précise, étant donné que, contrairement aux Européens, les Chinois, les Malais et Japonais fréquentaient assidument l'arrière-pays des pays dans lesquels ils commerçaient. Sans doute ces derniers ne produisaient-ils que très peu de cartes eux-mêmes ou étaient moins enclins à transmettre ces connaissances géographiques aux cartographes de leurs pays respectifs. Il semble également que la cartographie européenne, dans le domaine de la navigation et du commerce, ait été très rapidement considérée comme la plus utile et la plus fiable – en témoigne par exemple le nombre très important de cartes portugaises utilisées par les Japonais.

L'exemple du Campā constitue donc une porte d'entrée originale sur la connaissance qu'avaient les milieux savants et géographes asiatiques et européens de l'Asie du Sud-Est en général, à une époque où la cartographie évolue et se perfectionne à très grande vitesse.

Nous diviserons notre étude en deux parties distinctes, qui mettront en valeur les trajectoires cartographiques différentes adoptées, d'une part par les Chinois, les Japonais et les Viêt, et d'autre part par les Européens. Notre première partie insistera donc sur l'importance de la représentation symbolique dans les cartes asiatiques et posera la question de l'influence des cartes occidentales sur l'évolution de cette cartographie. La deuxième démontrera le lien entre progression de la cartographie occidentale du Campā et multiplication des navigations européennes en Asie du Sud-Est.

* * *

Le Campā dans les cartes asiatiques : d'une représentation symbolique à une cartographie occidentalisée ?

La cartographie chinoise classique, entre vision sinocentrique et représentation bouddhique du monde

Bien que les marchands et pèlerins chinois fréquentent l'Asie du Sud-Est depuis le I^{er} millénaire ap. J-C., les cartes chinoises les plus anciennes ne cherchent vraisemblablement pas à représenter le monde tel qu'il est. En l'occurrence ce n'est pas une spécificité chinoise, puisque les *mappaemundi* médiévales représentent le monde non pas à partir de relevés géographiques mais selon la division chrétienne du monde en trois parties, avec Jérusalem au centre et le jardin d'Eden à l'est.

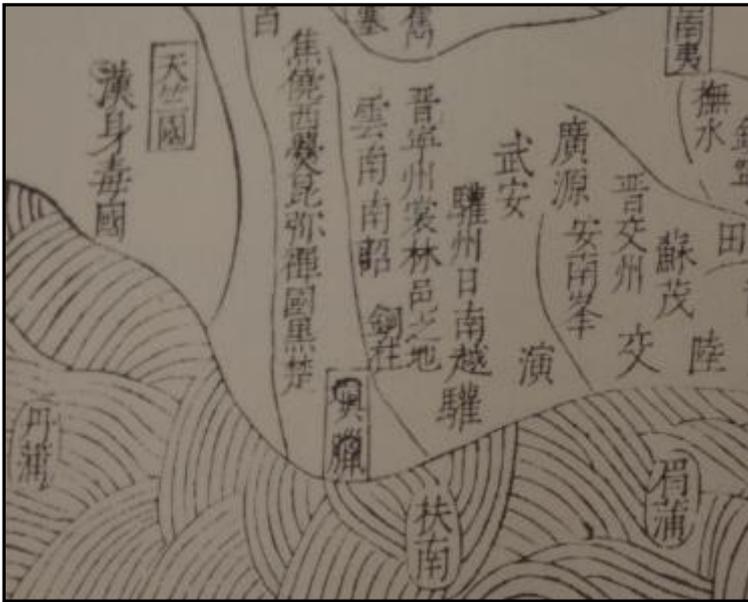
La particularité des cartes chinoises est de présenter tantôt une vision sinocentrique, tantôt une vision bouddhique du monde, souvent un mélange des deux. Dans la cartographie bouddhique le monde terrestre (*Jambudvīpa* जम्बुद्वीप en sanskrit) se limite à un immense continent, dont la Chine occupe la partie orientale. Dans les deux cas il s'agit de représentations symboliques. En effet, si géographes et cosmologues chinois considéraient bel et bien que la Chine était au centre du monde, leur représentation était néanmoins délibérément schématique et visait simplement à mettre en valeur la place prééminente de "l'Etat du Milieu" à la surface de la terre.

Afin d'étudier la place du Campā dans la cartographie chinoise nous pouvons remonter jusqu'au XI^e siècle. L'atlas chinois du *Lìdài dìlǐ zhǐzhǎng tú* (歷代地理指掌圖, *Cartes géographiques pratiques à travers les âges*, 1098-1100) comprend plusieurs cartes dont une carte du monde intitulée *Gǔjīn huá yí qūyù zōng yàotú* (古今華夷區域總要圖) ou *Carte générale des territoires anciens et présents de la Chine et des pays étrangers*³. Comme son nom l'indique, cette carte adopte clairement une perspective historique. Par ailleurs, il s'agit également d'une carte bouddhique, dans la mesure où la Chine n'occupe pas le centre du monde mais sa partie orientale – ce qui ne l'empêche pas d'occuper la majeure partie de la carte.

En ce qui concerne l'Asie du Sud-Est, les toponymes choisis renvoient à des territoires ou des entités politiques dont le nom a changé à l'époque de la réalisation de cette carte. On repère entre autres Annan/Annam (安南), le nom du protectorat établi par les Tang en 678 dans le nord de

³ Il s'agit ici d'une édition datant des Ming. Source : Harley, Woodward (1994).

l'actuel Viêt Nam, ou encore Funan (扶南), l'Empire préangkorien des premiers siècles de l'ère chrétienne⁴.



Détail du Gujin Hua Yi Quyu Zongyao Tu (éd. Ming)

Le Campā y est nommé de manière indirecte, à travers un court commentaire historique : "*Territoire du Linyi, de Yuècháng, de Rínán et de Huānzhōu*" (驩州日南越裳林邑之地) soit une juxtaposition de toponymes appartenant à différentes époques de l'histoire chinoise. Huanzhou (驩州) est le nom de la préfecture la plus méridionale du protectorat d'Annam, Rinan (日南) désigne la commanderie (donc l'échelon administratif inférieur) la plus méridionale créée par les Han et conquise par le royaume de Linyi aux III^e-IV^e siècles. Le toponyme Yuechang (越裳) est le plus difficile à

circonscrire géographiquement : il désigne soit un territoire, soit un peuple ou une tribu, et figure dans plusieurs anciens ouvrages chinois, tels que le *Shàngshū dàzhuan* (尚書大傳, *Grand commentaire sur le Classique des documents*), qui remonterait au III^e siècle av. J-C. Yuechang correspondrait en tout cas à une zone au sud du Fleuve rouge.

C'est en particulier sous le nom de Linyi (林邑) que le territoire cam est désigné, soit le royaume qui naît dans la région de Huê au II^e siècle et qui, en fusionnant avec les principautés situées plus au sud, finit par former l'entité politique que l'on appelle Campā. Bien que sous les Song le nom du Campā soit Zhancheng (占城), le cartographe choisit ici de conserver une toponymie archaïque, ce qui est probablement lié au caractère historique de la carte.

Ce choix n'est pas non plus complètement anodin si l'on considère que cette carte, sans être complètement sinocentrée, transpose une vision chinoise du monde : tous ces territoires ont, à un moment ou à un autre de leur histoire, appartenu à la Chine. Les toponymes choisis sont chinois ou désignent des circonscriptions administratives chinoises, ce qui est bien entendu une manière de rappeler que ces territoires ont été, d'une manière ou d'une autre, dans l'orbite de l'Empire.

En revanche, les royaumes éloignés qui ne partagent pas d'histoire commune avec la Chine, tels que le Funan, sont placés en périphérie et délibérément éloignés en étant représentés comme des îles. On peut également imaginer qu'un territoire dont les élites ont embrassé l'hindouisme⁵ (comme le Funan) ne peut être directement intégré au monde tel que le conçoit le cartographe bouddhiste. Malgré tout, puisque le Japon est lui-même représenté comme une île sur cette carte, il est difficile de déterminer si la représentation du Funan est un choix délibéré et symbolique ou simplement l'erreur d'un cartographe victime de ses sources, maintes fois recopiées et réadaptées.

De manière générale, les royaumes d'Asie du Sud-Est sont placés à la périphérie du monde

⁴ Représenté ici comme une île, probablement parce qu'il s'agit d'un royaume indianisé, de langue sanskrite et de religion brahmanique, éloigné géographiquement et culturellement de la Chine.

⁵ Nous employons délibérément ce terme anachronique afin de caractériser l'ensemble de rites et de pratiques culturelles syncrétiques qui se sont développées en Asie du Sud-Est au cours du I^{er} millénaire ap. J-C.

civilisé dans la cartographie chinoise ancienne. En tant que territoire-frontière entre monde chinois et Asie du Sud-Est, le Campā occupe donc une place singulière : de la vision, inclusive ou non, que le cartographe a du royaume dépendent le choix des toponymes et les partis-pris de représentation.



Détail du Dong zhendan dili tu

La carte nommée *Dōng zhèndàn dìlǐ tú* (東震旦地理圖, *Carte géographique de la Chine jusqu'à l'est*) et intégrée au *Fó zǔ tǒng jì* (佛祖統紀, *Chronique générale des fondateurs du bouddhisme*)⁶, présente de nombreuses similitudes avec la carte précédente, notamment dans le tracé des côtes de la Chine qui est quasiment identique. En revanche, elle se définit clairement comme une carte de la Chine et non comme une carte du monde, ce qui n'est pas aussi clairement établi dans le *Gǔ jīn huá yì qū yù zǒng yào tú*. En effet, une note indique que le *Dōng zhèndàn dìlǐ tú* ne représente que la partie orientale du *Jambudvīpa* et qu'il faut imaginer un monde bien plus grand que ce que la carte laisse voir⁷ : la place disproportionnée de la Chine ne signifie donc pas que le cartographe exprime une vision sinocentrique du monde. La seconde différence, ici claire et nette, entre ces deux cartes est que le *Dōng zhèndàn dìlǐ tú* n'est pas une carte historique. En ce sens, elle nous renseigne sur la manière dont les Etats d'Asie du Sud-Est étaient intégrés à la géographie chinoise, à l'époque de la conception de la carte (soit sous les Song méridionaux).

La totalité des Etats d'Asie du Sud-Est sont représentés comme le Funan dans la carte précédente, c'est-à-dire sous la forme d'îles, concentrées dans la partie inférieure gauche de la carte.

On relève entre autres Sanfoqi (三佛齊), le nom chinois de Śrīvijaya⁸, Zhenla (真臘)⁹, et Jiaozhi (交趾), qui désigne ici le Đai Viêt¹⁰. La représentation du royaume viêt sous la forme d'une

⁶ Monumentale somme bouddhique compilé entre 1258 et 1269 par l'historien bouddhiste Zhipan (志磐).

⁷ Park (2010), pp. 15-16.

⁸ Réseau de cités-Etats centré sur Sumatra et le détroit de Malacca, dominé par la cité hégémonique de Śrīvijaya. Désigné par convention comme un Empire ou une thalassocratie qui domine le commerce insulindien entre le VIII^e et le XII^e siècle.

⁹ Le Zhenla est un royaume khmer qui a absorbé le Funan c.650et sur lequel s'est par la suite édifié l'Empire angkorien. Sur la plupart des cartes chinoises Angkor est encore appelé "Zhenla", comme c'est le cas ici, ce qui s'explique peut-être par l'utilisation de sources anciennes par les cartographes.

¹⁰ Ce toponyme (en vietnamien Giao Chi) est un des plus fréquemment employés pour désigner le Đai Viêt, avec celui d'Annam. Il apparaît dès la création du Nanyue/Nam Viêt par le général chinois Zhao Tuo en 204 av. J-C et désigne alors l'une des deux commanderies du royaume dont il s'est proclamé le roi et qui correspond au nord du Vietnam actuel. La taille et les frontières de cette commanderie évoluent considérablement au cours du I^{er} millénaire, mais le nom de Jiaozhi perdure. Les Tang en font une préfecture qu'ils renomment Jiaozhou (交州), par la suite intégrée au protectorat général d'Annam.

Le nom de Jiaozhi a cependant survécu à l'indépendance du royaume viêt au X^e siècle. Quand les Ming annexent le Dai

île est particulièrement surprenante, quand on sait que la plupart des cartes antérieures comme postérieures l'intègrent à la Chine, autant pour son appartenance au monde chinois que pour rappeler les revendications territoriales de l'Empire sur ce territoire. Ici il semble donc que le cartographe considère que l'ancienne commanderie chinoise de Jiaozhi n'est pas (ou plus) chinoise.

Le Campā est ici nommé Zhancheng (占城), soit sa dénomination officielle jusqu'à nos jours, reprise aussi bien par les Viêt (Chiêm Thành) que par les Japonais, du moins jusqu'à ce qu'ils adoptent une transcription plus fidèle en *quốc ngữ* (retranscription officielle du vietnamien) ou en *katakana* (syllabaire japonais).

Zhancheng signifie la cité (城) des Cam (占¹¹). Ce toponyme désignerait donc à l'origine une ville : le *Mingshi lu* (Livre des Ming) indique qu'il apparaît à l'époque des Tang pour désigner spécifiquement la capitale où réside le roi, à côté d'autres toponymes qui désignent le royaume lui-même¹² mais aucun de ces noms n'apparaît dans les cartes ultérieures. Le *Mingshi lu* indique également que sous les Song, le nom de Zhancheng a fini par désigner le Campā lui-même, ce qui correspond à ce que l'on retrouve dans les cartes. Etant donné que la première – et parfois unique – représentation que se faisaient les étrangers du Campā était l'un de ses ports, il est compréhensible que dans de nombreuses cartes, le Campā soit représenté comme une ville, ou plus précisément comme un port. C'est ici encore une preuve que les partis-pris de représentation géographique et cartographique dépendent largement de l'insertion des territoires et des Etats dans les réseaux du commerce international.

De la sinisation du savoir géographique européen à l'occidentalisation de la cartographie chinoise ?

A partir du XVI^e siècle, la connexion progressive des "quatre parties du monde", pour reprendre l'expression de Serge Gruzinski¹³, a conduit à la rencontre inédite entre populations situées aux marges des continents, et dans le domaine du savoir géographique à une nécessaire hybridation mêlant le savoir-faire des uns et des autres.

Ainsi, quand les Portugais sont arrivés dans l'Océan Indien puis en Asie du Sud-Est, ils ont bénéficié de l'expertise des marchands malais et chinois, ainsi que de leurs cartes et de leurs routiers. Malheureusement quasiment aucun de ces documents n'a survécu ; cela signifie néanmoins que les Chinois avaient une tradition de cartographie nautique et que leurs cartes ne se limitaient pas à la représentation symbolique de la prééminence de l'Empire chinois dans le monde.

L'un des uniques routiers chinois accompagnés de cartes qui soit parvenu jusqu'à nous est le *Wúbèi Zhì* (武備志). Il date du XV^e siècle et se fonde très certainement sur des documents réalisés durant les voyages du célèbre eunuque musulman Zheng He, qui a mené sept expéditions entre

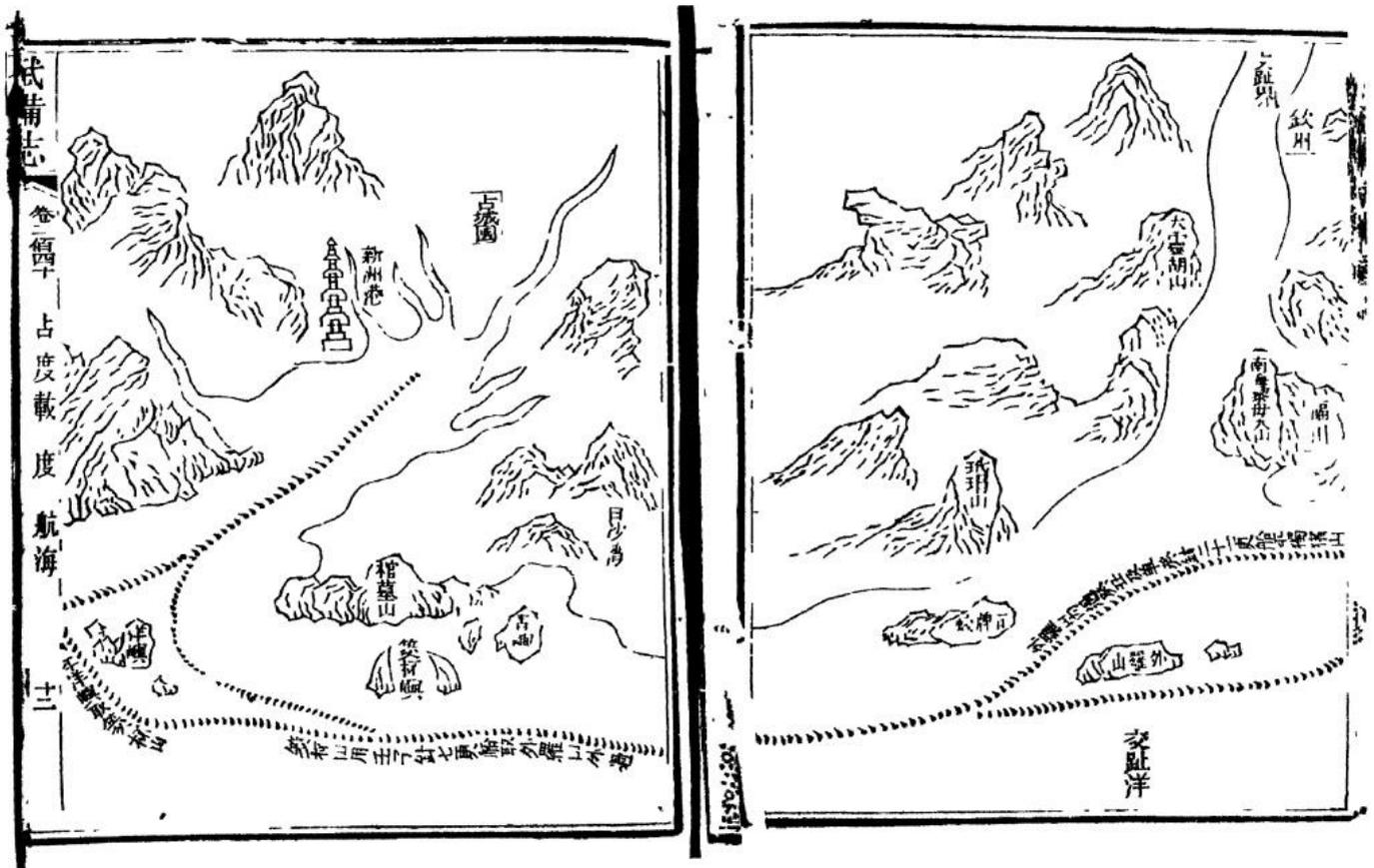
Viêt entre 1407 et 1428, ils le rebaptisent Jiaozhi. Par ailleurs, c'est sous ce nom que les Malais ont connu le Đại Việt, qu'ils nomment Kuchi, soit une forme très proche de la prononciation chinoise dite "médiévale" des caractères 交趾 (Kautchi). Kuchi étant également le nom de la ville indienne de Cochinchine, les Malais ont pris l'habitude de désigner le Đại Việt sous le nom de Kuchichina, ce qui a donné le Cochim/Cochinchina des Portugais, puis le français "Cochinchine". Le toponyme 交趾 perdure également dans la cartographie chinoise et japonaise, où à partir du XVII^e siècle il finit par désigner la "Cochinchine" des Malais et des Européens, c'est-à-dire l'Etat des Nguyễn; c'est à notre avis l'un des signes les plus marquants de l'influence des navigations et du commerce maritime sur l'évolution de la cartographie.

¹¹ Il s'agit d'une retranscription phonétique : le caractère 占 se prononce en chinois médiéval "tchiêm" ou "tchiam".

¹² Wade (2003), p. 3.

¹³ Gruzinski (2004)

1405 et 1433 à travers tout l'Océan indien. C'est par conséquent l'un des rares documents à cartographier à très grande échelle géographique le littoral de l'Asie du Sud-Est continentale.



Baie de Quy Nhon et golfe du Tonkin dans le Wubei zhi

Nous présentons ici le fragment qui correspond à la limite entre le Đại Việt et le Campā¹⁴. La mer est nommée "mer de Jiaozi" (交趾洋), ce qui rappelle qu'à l'époque du passage des navires de Zheng He au Đại Việt, celui-ci était de nouveau sous domination chinoise sous le nom de Jiaozi. Le Campā y figure sous son nom habituel (占城國¹⁵), au débouché d'une baie et vraisemblablement au bord d'une rivière. L'îlot nommé Yángyǔ (洋嶼) face à cette baie correspond à l'île appelée dans les routiers portugais Pulo Gambir, ce qui nous permet d'identifier cette portion du littoral comme la baie de Quy Nhon. L'emplacement du toponyme 占城國 ne serait donc pas anodin et celui-ci correspondrait, de manière approximative, à la capitale cam Vijaya ou à son port Thị Nại, qui étaient donc régulièrement fréquentés par les marchands chinois. Cette dernière indication permet par ailleurs de dater le *Wǔbèi Zhì* avant la prise de Vijaya par le Đại Việt, donc avant 1471.

L'intérêt de ce document est qu'il présente de grandes similitudes avec le plus ancien routier portugais conservé, datant des environs de 1511 et 1512 et connu sous le nom de "routier de Francisco Rodrigues". Depuis les années 1950 il a été établi que c'était un routier de seconde main qui s'inspirait, non directement du *Wǔbèi Zhì*, mais probablement d'un autre document malais, qui lui-même aurait puisé à des sources semblables au routier chinois : l'itinéraire est sensiblement le

¹⁴ Source : Manguin (1972).

¹⁵ L'ajout du caractère 國 ("Etat") montre bien que depuis l'époque des Tang, le Campā est passé de "la cité des Cam" au "royaume de Zhancheng", et par conséquent d'un nom qui désignait simplement une ville (ou un port) à un nom qui désignait le royaume.

même, avec les mêmes points de repère, mais une toponymie d'origine malaise. Si on ne peut donc pas véritablement affirmer que le savoir géographique européen a été "sinisé" dans un premier temps, il est indéniable que les premières navigations portugaises ont bénéficié de l'expertise des marins et marchands qui fréquentaient l'Asie du Sud-Est depuis des siècles.

A partir de la fin du XVI^e siècle, en Asie comme en Europe on observe le mouvement inverse : la cartographie se standardise autour de repères et de règles établis par les cartographes européens à la suite des explorations ibériques et hollandaises. C'est un témoignage supplémentaire de la complexité de la circulation des savoirs : les marchands et navigateurs asiatiques ont transmis leurs données cartographiques et leur expertise aux Européens, dont les voyages ont permis l'élaboration de cartes en Europe, qui ont été ensuite transmises aux cartographes chinois et japonais.

Le cartographe qui a sans doute eu l'influence la plus grande auprès des Chinois est le Jésuite Matteo Ricci (1552-1610), auteur du *Kūnyú Wànguó Quántú* (坤輿萬國全圖, *Carte des innombrables pays du monde*), le premier planisphère en chinois¹⁶. La première version de cette carte représentait le monde à l'europpéenne, avec l'hémisphère occidental à gauche et l'Asie à droite. Cependant, afin de répondre aux attentes des savants et fonctionnaires chinois qui s'étonnaient que la Chine n'occupe pas le centre de la carte, Ricci choisit de reconfigurer sa carte en plaçant l'hémisphère occidental à droite, ce qui permettait de redonner à la Chine une position centrale. Ce compromis permet de relativiser l'idée d'une cartographie "occidentalisée" ; il s'agit plutôt ici aussi d'une cartographie hybride, fruit d'une rencontre entre les techniques et le style occidentaux d'une part, et la vision sinocentrée du monde d'autre part¹⁷.

Détail du Kunyu Wanguo Quantu



¹⁶ Par contre ce n'est pas la première carte de style occidental réalisée par Matteo Ricci en chinois : la première date de 1584 et représente la terre comme une sphère (ce qui était déjà une nouveauté pour les cartographes chinois).

¹⁷ Harley, Woodward (1994), en particulier Cordell, "Traditional Chinese Cartography and the Myth of Westernization", pp. 270-302.

La reproduction donnée ici est un exemplaire conservé à la Bibliothèque du Congrès (Washington), scanné et publié sur le site de l'Université du Minnesota¹⁸. Nous nous concentrons ici sur l'Asie du Sud-Est continentale. La plupart des grands Etats de l'époque y sont représentés : le Đại Việt sous le double nom d'Annan et Jiaozhi¹⁹, le Siam (暹羅, Xiānlúó), principal Etat tai à s'être imposé dans la péninsule à partir du XIV^e siècle, le Cambodge (甘波牙, Gānbōyá), ainsi que d'autres toponymes renvoyant à des cités ou principautés tai, et bien entendu le Campā (占城).

Le tracé des côtes rappelle les cartes européennes de la même époque (forme triangulaire du golfe du Tonkin ou baie de Beibu, côte orientée nord-est puis nord-ouest), mais aussi chinoises (forme étroite du golfe de Siam, toponymie), ce qui confirme bien que l'on n'est pas tant dans une cartographie occidentalisée que dans une cartographie à la croisée des influences. C'est avant tout une carte construite grâce aux informations des navigateurs, qu'ils soient chinois ou portugais.

Le Campā occupe une surface importante et est représenté, avec le Cambodge, comme le principal Etat de la façade maritime orientale de l'Asie du Sud-Est. C'est donc sa position privilégiée, sur un axe majeur du commerce maritime, qui est ici mise en avant. Il est accompagné d'un court commentaire historique et géographique : "*Soit le Linyi, [qui] produit de l'ébène*" (即林邑產烏木), qui transmet des données économiques, ce qui est très rare dans une carte chinoise, et également peu fréquent en ce qui concerne le Campā dans la cartographie européenne. Cependant, dans ce cas précis, nous pensons qu'il faut davantage y voir l'influence du récit de Marco Polo, qui indique justement que le Campā produit de l'ébène. Ce serait dans ce cas l'une des utilisations les plus tardives du récit du voyageur vénitien dans la cartographie.

Matteo Ricci s'inscrit, dans son choix de la toponymie, dans une tradition chinoise – ce qui s'explique aisément puisque le public visé est chinois. Il a probablement consulté des cartes plus anciennes qui mentionnaient le Linyi, et avec l'aide des géographes chinois, a identifié le royaume cam avec cet ancien royaume. Il a donc accédé à des connaissances historiques et géographiques jusque-là inconnues des Européens, qu'il a conjuguées avec une cartographie réaliste du monde, ce qui était une innovation considérable pour les géographes chinois.

Cette carte présente donc l'intérêt d'être à la croisée de multiples traditions : elle utilise des informations glanées auprès d'historiens et géographes chinois, une tradition littéraire européenne (Marco Polo) ainsi que les connaissances scientifiques et géographiques acquises par les navigateurs. La mention du royaume cam s'explique ici autant par son insertion dans les réseaux commerciaux que par son appartenance au système tributaire chinois et à son intégration à la vision chinoise du monde, qui l'ont conduit à figurer à de nombreuses reprises dans la documentation dont disposait Matteo Ricci.

Les cartes japonaises du Campā et de l'Asie du Sud-Est, à la croisée de la

¹⁸ Source : <https://www.lib.umn.edu/bell/riccimaps#viewer>.

¹⁹ 安南舊交趾 : "Annam, ancien Jiaozhi". Le choix du toponyme Annam est à la fois un moyen de réaffirmer l'appartenance de ces territoires à la Chine et la manière officielle de désigner le Đại Việt en Chine. En réalité, le nom de Đại Việt (大越) n'est jamais employé par les Chinois ou les Japonais. Les autorités viêt elles-mêmes, quand elles traitent avec des étrangers, emploient le terme Annam, ce qui prouve que les Viêt ne se représentaient pas réellement comme indépendants du monde chinois, mais occupaient au contraire une place bien définie dans l'organisation sinocentrée du monde, en tant que royaume tributaire.

cartographie nautique, chinoise et bouddhique

La cartographie japonaise occupe une place particulière dans notre étude, dans la mesure où, bien que partageant à l'origine la vision sinocentrée du monde des cartographes chinois (jusqu'à la construction d'un système nipponcentré sous les Tokugawa²⁰), les Japonais n'avaient aucune revendication territoriale ni aucune velléité hégémonique, même symbolique, sur l'Asie du Sud-Est. Par conséquent la cartographie japonaise de l'Asie du Sud-Est est avant tout une cartographie informative, tout en relayant parfois une vision du monde héritée de ses contacts avec la Chine, en particulier en maintenant une cartographie bouddhique active...et de moins en moins sinocentrée. En ce sens, la cartographie japonaise occupe une place originale, à mi-chemin entre cartographie chinoise et cartographie européenne.

Une autre particularité de la cartographie japonaise du monde est qu'elle s'est constituée tardivement : par conséquent, dès que les Japonais ont pu représenter le monde, ils avaient à leur disposition cette cartographie nouvelle et hybride née du premier âge de la mondialisation. C'est pourquoi les premières cartes japonaises du monde puisent largement leur inspiration dans la cartographie sino-européenne qui émerge au tournant du XVII^e siècle.

A partir de la seconde moitié du XVI^e siècle, et ce jusqu'aux années 1630, le commerce extérieur du Japon connaît un premier âge d'or. En 1604 le shogun Tokugawa Ieyasu généralise un système de passeports (*shuinjō* 朱印状) autorisant les marchands japonais à commercer en toute légalité hors du Japon. C'est également à cette époque que l'on voit apparaître les premières cartes japonaises de l'Asie et du monde, ce qui est évidemment un signe de leur intégration croissante aux réseaux du commerce international.

Le Campā fait partie des premiers pays fréquentés par ces marchands, aux côtés de la cité malaise de Patani, du Siam et du Đai Việt. Cependant les registres de *shuinjō* ne mentionnent que cinq passeports ayant le Campā pour destination, ce qui est probablement dû à une concentration croissante du commerce de la partie orientale de l'Asie du Sud-Est continentale vers Hôi An, principal port de l'Etat des Nguyễn – et sans aucun doute ancien port cam.



Détail de la version japonaise du Kunyu wanguo quantu

A ses débuts, la cartographie japonaise aurait été d'emblée influencée par la cartographie occidentale. En effet, les premières cartes du monde japonaises sont directement inspirées de cartes européennes de la même époque; elles sont traditionnellement appelées par l'historiographie "cartes Nanban" (de *Nanbanjin* "barbares du sud", l'un des termes employés par les Japonais pour désigner les

²⁰ Pour reprendre la formule "Japanocentric world order" construite par Arano Yasunori (2005).

Européens). La plus ancienne de ces cartes remonte à 1592.

Cependant, c'est bien la carte de Matteo Ricci qui va avoir une influence majeure sur l'évolution de la cartographie japonaise. Les Japonais la copient dès sa publication : l'exemplaire ci-dessus²¹ de la carte de Matteo Ricci date de 1605 environ et les toponymes sont accompagnés de retranscriptions en *katakana*, le syllabaire japonais retranscrivant les mots d'origine étrangère, afin de permettre aux Japonais de pouvoir les prononcer.

Le Campā et les autres Etats d'Asie du Sud-Est sont figurés de la même manière que sur l'original de Matteo Ricci. Le Campā est appelé 占城 et a été retranscrit en *katakana* de la manière suivante : チャンハン *Chiyanhhan*, que l'on peut aisément interpréter comme un *Chanpan*²². Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, les *katakana* ne retranscrivent pas ici la prononciation japonaise des caractères chinois, mais donnent au contraire une prononciation (parfois approximative) du véritable nom de ces royaumes, ou du moins du nom tel qu'il a été transmis par les navigateurs, japonais, chinois ou portugais.

Les cartographes japonais ne se contentaient donc pas de copier l'original chinois : ils intégraient également à leurs cartes des précisions et des renseignements issus directement du monde des marchands, que la source soit portugaise ou japonaise, et contribuaient eux aussi à l'hybridation de ces cartes. Dans l'original certaines îles ne sont même pas identifiées par Matteo Ricci, alors que le copiste japonais en donne des retranscriptions en *katakana* (*Sebiu* pour ce qui semble être une des nombreuses îles-étapes au large du Campā et du Đai Việt).

Certaines informations ont même été ajoutées : ainsi de l'indication "万里長沙", qui désigne les îles Spratleys, aujourd'hui disputées par les principaux Etats riverains de la mer de Chine méridionale, mais qui n'apparaît pas dans la carte originale de Matteo Ricci. Ces récifs, tout comme les îles Paracels, étaient redoutés des marins et par conséquent apparaissent sur la quasi-totalité des cartes nautiques de l'époque moderne. Par conséquent, le copiste japonais semble avoir disposé d'informations de première main sur les navigations de son époque, qu'il a choisies d'incorporer à sa carte. Cette carte japonaise est donc une version améliorée de la carte de Matteo Ricci, à mi-chemin entre le planisphère classique et la carte nautique – exactement comme les cartes européennes de la même époque.

En-dehors des planisphères conçus, pour la plupart, à la suite de la carte de Matteo Ricci, les Japonais se sont caractérisés par l'utilisation extensive de véritables cartes nautiques, à la fois en portugais et en japonais. Ce sont des documents qui sont des preuves directes de l'implication des marchands japonais dans le commerce en Asie du Sud-Est, et elles avaient des visées pratiques : en effet, la quasi-totalité d'entre elles sont centrées sur la région allant de l'est du golfe du Bengale au nord du Japon, c'est-à-dire dans la zone fréquentée par les *shuinsen*, les navires des marchands japonais bénéficiant du passeport shogunal.

Parmi les plus connues figure la carte dite de Kadoya Shichirōbei²³ : elle a sans doute appartenu à ce marchand originaire d'Ise qui s'est installé à Hôï An et a été contraint d'y rester jusqu'à sa mort après que l'édit de 1635 a interdit à tout Japonais vivant à l'étranger de revenir au Japon. L'originalité de cette carte est qu'on y repère deux lignes faites de petits trous, qui

²¹ Source : Wikimedia Commons.

²² Pour restituer les sons "cha" et "pa", les Japonais modifient légèrement leur syllabaire : "chi" et petit "ya" donnent "cha", et l'ajout d'un handakuten ° au "ha" donne "pa". Cependant avant l'ère Meiji les Japonais n'utilisaient que très rarement ces procédés ; nous pensons donc qu'ils doivent être ici sous-entendus.

²³ Source : Wigen, Sugimoto, Karacas (2016).

symbolisent un voyage aller-retour. Cette carte a donc été effectivement utilisée par un pilote ou le capitaine du bateau des Kadoya, qui de cette manière devait sans doute marquer sa progression sur la route maritime reliant le Japon à Hôï An.

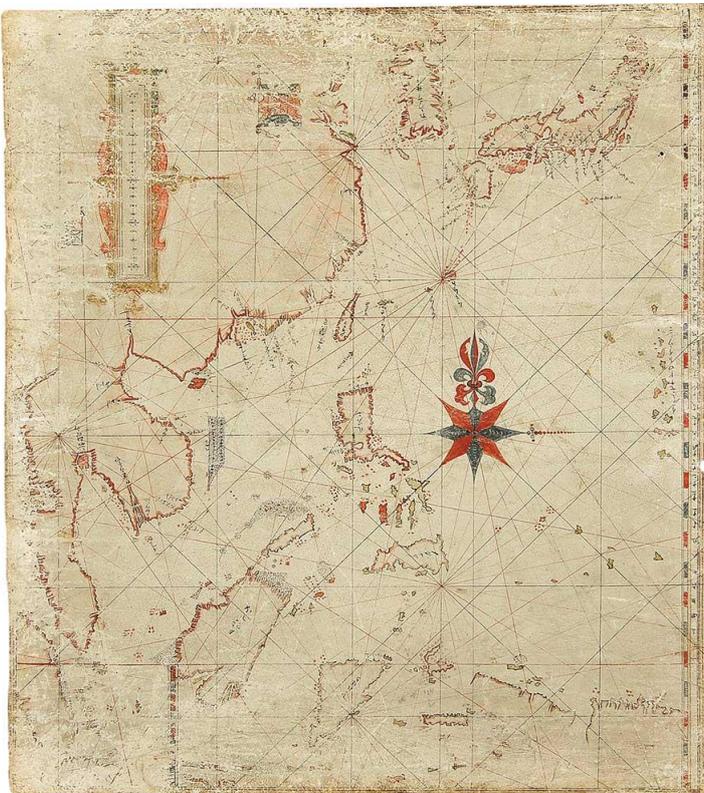
De fait, cette carte ressemble fortement aux cartes marines portugaises et hollandaises de la même époque. L'Asie du Sud-Est continentale présente une forme reconnaissable, et l'emplacement des différents toponymes, très proche de la réalité, montre également qu'elle se fonde sur des relevés précis et qu'elle a été réalisée par un cartographe qui devait naviguer lui-même. Elle se veut également synthétique et non exhaustive puisqu'elle comporte peu de toponymes. Sur la façade maritime qui nous intéresse ici, on relève カウチ *Kauchi*²⁴ qui renvoie au Đàng Trong (la partie méridionale du Đai Viêt), et une fois encore *Chiyanhān* pour le Campā. Ces toponymes sont sans surprise placés au niveau des principaux ports des royaumes concernés : *Kauchi* sur la partie centrale de la côte, et donc au niveau de Hôï An, et *Chiyanhān* au nord-est du delta du Mékong, très précisément au niveau des principautés cam de Kauthāra et Pāṇḍuraṅga. Ainsi, le Campā n'est plus seulement considéré comme l'un des nombreux royaumes tributaires intégrés au système

international sinocentré, mais comme l'un des partenaires économiques du Japon, aux côtés des autres pays ayant accueilli les *shuinsen*.

La politique de restriction des voyages maritimes initiée par le shogun Tokugawa Iemitsu à partir de 1633, longtemps appelée à tort "politique de fermeture" (de 鎖国 *sakoku*, "pays fermé"), marque certes une période de repli, comparable à ce que l'on observe en Chine et dans certains Etats d'Asie du Sud-Est au même moment, mais ne signifie pas que les Japonais ont cessé de s'intéresser au monde extérieur. Au cours de l'ère Edo, la cartographie japonaise continue d'évoluer et d'intégrer des innovations venues de l'extérieur.

C'est d'ailleurs à partir de la deuxième moitié du XVII^e siècle que la cartographie

japonaise se développe réellement, avec la production d'un nombre considérable de planisphères, pour la plupart inspirés de Matteo Ricci, mais qui, comme nous l'avons vu, parvenaient à s'en détacher ou à la compléter.

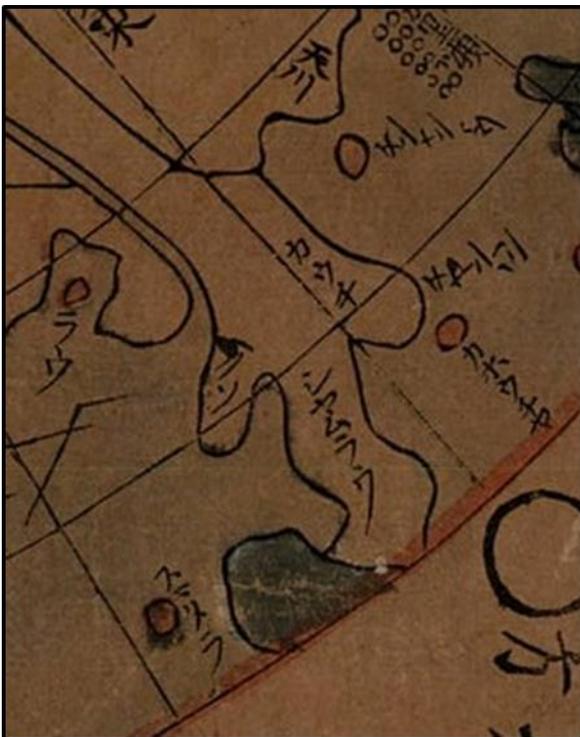


Carte de Kadoya Shichirōbei

²⁴ Adaptation du toponyme 河内 ("entre" ou "à l'intérieur des rivières"), "Hà Nội" en vietnamien, qui a donné son nom à l'actuelle capitale du Vietnam (dont le nom à l'époque prémoderne était plutôt Đông Kinh, la "capitale de l'est", ou Thăng Long, le "dragon ascendant"). La prononciation japonaise de ces caractères est "Kawauchi", abrégé en "Kauchi" dans plusieurs cartes et ouvrages encyclopédiques. La difficulté réside dans le fait que ce "Kauchi" désigne bel et bien l'Etat des Nguyễn, et non celui des Trịnh dont Đông Kinh/Hanoi est la capitale ! Notre hypothèse est que la prononciation japonaise "Kauchi" étant très proche de la prononciation des caractères 交趾 (Kautchi ? en chinois médiéval, Kaushi ou Kōshi ? en japonais), qui à l'époque prémoderne correspondaient à l'Etat des Nguyễn, Kauchi a fini lui aussi par désigner le Đàng Trong.

Nous avons sélectionné la carte suivante dans la mesure où le Campā y occupe une place périphérique, qui, nous semble-t-il, témoigne des difficultés que le royaume a connues pendant la seconde moitié du XVII^e siècle (annexion de la principauté septentrionale en 1653 par les Nguyễn, annexion éphémère puis vassalisation en 1692-1694). Les Japonais disposaient en effet de renseignements de première main glanés auprès des navigateurs chinois et avaient connaissance, par exemple, des événements des années 1692-1694.

Cette carte est intitulée *Sekai bankoku chikyū zu* (世界萬國地球圖, *Carte de la terre et de tous les pays du monde*) et a été réalisée par Inagaki Mitsuro (稲垣光郎) en 1708²⁵. Elle est conçue sur un modèle européen (représentation des deux hémisphères de la Terre à partir des pôles) et, étant donnée la très petite échelle géographique adoptée, donne une image très simplifiée des côtes de la péninsule indochinoise. Les toponymes d'Asie du Sud-Est ne sont mentionnés que sous forme de *katakana* : c'est le cas du Đại Việt nommé ici aussi カウチ *Kauchi*, du Cambodge nommé カホウチヤ *Kahouchiya* (et réduit à une île), et du Campā チヤンハン *Chiyanhan*.



Détail du *Sekai bankoku chikyū zu*

Curieusement, le nom du Campā a été inscrit au large de la côte et ne semble donc pas correspondre à un territoire de la péninsule. Le cartographe a vraisemblablement voulu, de cette manière, montrer l'emplacement approximatif du royaume. Peut-être par un heureux hasard, l'inscription *Chiyanhan* fait face à la portion de côte qui correspond environ aux principautés cam de Kauthāra et Pāṇḍuraṅga.

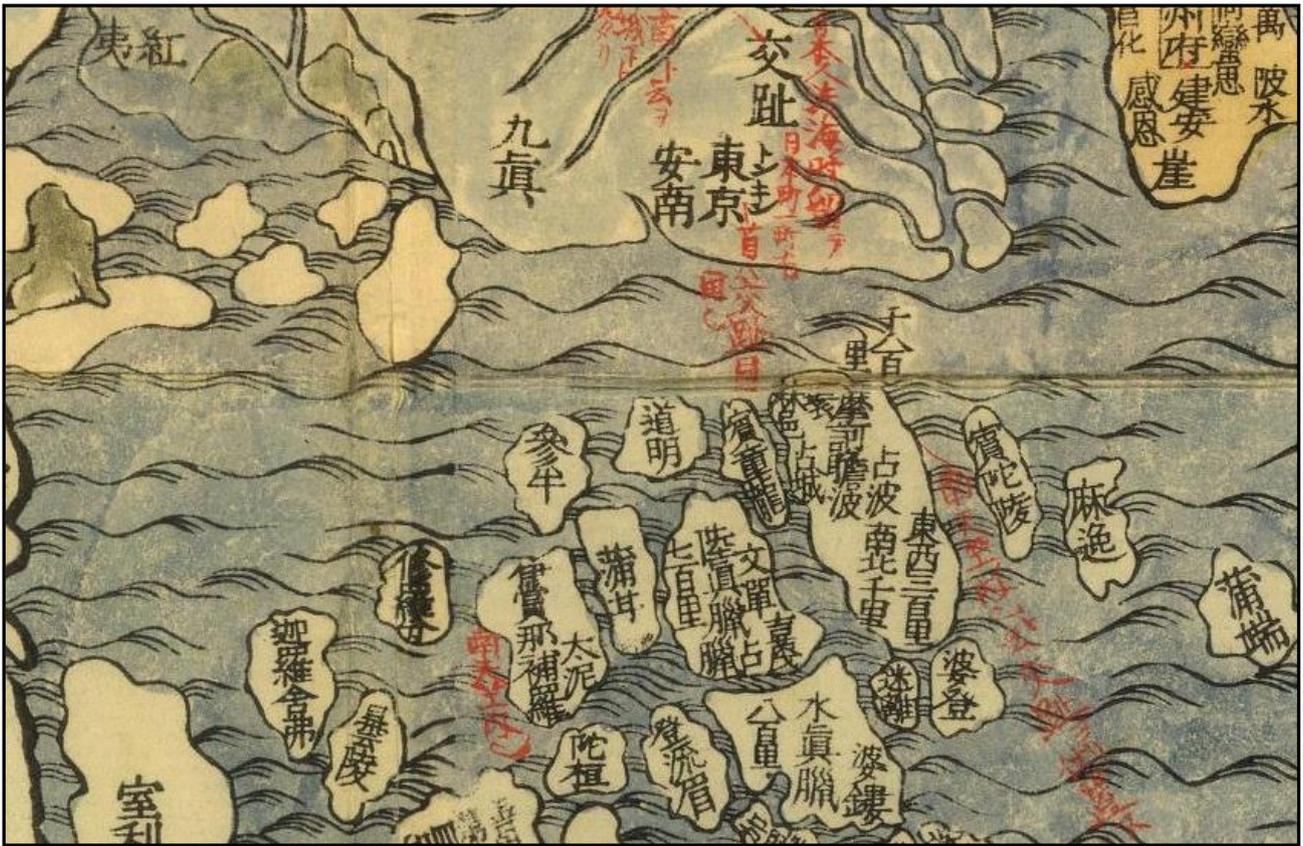
En revanche, il semble bien que Inagaki Mitsuro ait compris que les Etats viêt (tous deux réunis sous le nom de *Kauchi*) étaient à son époque les puissances dominantes dans cette zone, puisque le toponyme *Kauchi* couvre toute la partie orientale de la péninsule. Sans doute bien informé sur l'Etat des Nguyễn, alors en expansion, le cartographe a hésité sur la place à accorder au Campā. Que faire de ce *Chiyanhan*, présent sur toutes les cartes depuis Matteo Ricci ? Il est difficile de déterminer avec certitude pourquoi le Campā occupe ici une place

aussi marginale, mais cela ne peut qu'être dû au peu d'informations qui circulent alors à son sujet : ses ports sont désormais sous le contrôle des Nguyễn qui en limitent l'activité et le royaume est en partie administré par les Viêt.

Si les Japonais, comme les Chinois, se réapproprient les standards de la cartographie occidentale, la naissance de nouvelles cartes ne consacre pas pour autant la disparition de la cartographie traditionnelle, et en particulier de la cartographie bouddhique.

Cette cartographie bouddhique connaît elle-même des évolutions ; il était impensable qu'elle ne fût pas influencée par la grande effervescence cartographique du XVII^e siècle. Le philosophe bouddhiste Hotan (鳳潭, 1654-1738) semble ainsi avoir fait le pari d'adapter la cartographie bouddhique à son époque, en y intégrant les découvertes faites les Japonais depuis le XVI^e siècle.

²⁵ Source : <https://open.library.ubc.ca/collections/tokugawa/items/1.0213172#p0z2r0f>



Détail du Nanzenbushu bankoku shoka no zu

Il est l'auteur de la carte suivante, intitulée *Nanzenbushū bankoku shōka no zu* (南瞻部洲萬國掌菓之圖, *Carte des innombrables pays du Jambudvīpa*²⁶) et datée de 1710²⁷. Comme sur toutes les autres cartes bouddhiques, elle représente le Jambudvīpa, centré sur l'Inde, la Chine et l'Asie centrale ; cependant le cartographe y ajoute l'Europe et l'Amérique, représentés dans les marges, et sous forme d'îles, comme tous les royaumes périphériques dans la cartographie ancienne. Il s'agit donc d'une carte bouddhique qui tente néanmoins d'embrasser le monde connu dans son ensemble. Le Japon y occupe par ailleurs une place démesurément grande, ce qui n'est probablement pas une erreur de la part du cartographe, mais plutôt une manière de redéfinir la place du Japon dans le monde selon une vision nipponcentrée.

Cette carte est rédigée en chinois avec quelques retranscriptions en *katakana*, mais comporte également de nombreuses notes à l'encre rouge ajoutées pour apporter des informations complémentaires sur les royaumes représentés. Sans surprise, ces notes sont cantonnées à l'Asie orientale et à l'Asie du Sud-Est...ainsi qu'à quelques pays européens, soit les zones les mieux documentées pour un géographe japonais de l'ère Edo.

Le monde chinois au sens large (Asie orientale et Đại Việt) correspond aux zones colorées, afin de signifier que ces territoires appartiennent à un même ensemble, distinct du reste du monde. Les territoires viêt sont placés en périphérie de la Chine, là où les autres Etats d'Asie du Sud-est, comme

²⁶ Littéralement "Carte où les innombrables pays du Jambudvīpa sont comme un fruit dans la paume de la main".

²⁷ Source : <http://www.davidrumsey.com/luna/servlet/detail/RUMSEY~8~1~34362~1171565:Nanzenbushu-bankoku-shoka-no-zu->

dans la plupart des cartes bouddhistes anciennes, sont représentés en marge du continent, comme des îles.

Le Đại Việt est désigné par un grand nombre de noms différents, qui paraissent placés un peu aléatoirement et suggèrent que le cartographe avait sans doute du mal à faire le tri avec les innombrables toponymes renvoyant à ces territoires. Outre les traditionnels Annan et Jiaozhi/Kōshi, on repère également 東京 et sa retranscription en *katakana* (*Tonkin*)²⁸, ainsi que Jiuzhen 九眞, le nom d'une ancienne commanderie des Tang intégrée au Đại Việt à son indépendance. Les notes à l'encre rouge sont plus intéressantes car elles mettent ces informations à jour en précisant le nom du Đàng Trong tel qu'il est connu des Japonais à l'époque de la rédaction de la carte²⁹, ainsi que des renseignements plus précieux encore car très rarement mentionnés sur une carte, à savoir l'existence de villes ou quartiers japonais (日本町 *Nihonmachi*) au Đại Việt³⁰.

Les Etats d'Asie du Sud-Est représentés comme des îles foisonnent eux aussi de toponymes issus de diverses époques et de multiples sources. Nous nous limiterons ici à l'île qui correspond au Campā. Une fois encore il semble que le cartographe ait hésité quant à la meilleure dénomination pour le royaume cam et ait donc décidé d'intégrer tous les toponymes qu'il avait à sa disposition, sans que l'un ou l'autre ne ressorte véritablement. On repère pêle-mêle le traditionnel 占城 *Zhancheng*, ainsi que le 林邑 *Linyi*. On relève également un toponyme vraisemblablement chinois, absent des autres cartes de notre corpus : 占波 *Zhangba*³¹, soit une retranscription phonétique du mot Campā, dont le rôle serait semblable à celui des *katakana*. Le toponyme 摩訶瞻波 *Mahezhanba* est une adaptation du sanskrit *Mahacampā* (महाचम्पा, Grand Champa), très peu usitée dans les cartes chinoises ou japonaises³². Ainsi cette carte juxtapose sans ordre apparent les différents noms que les historiens et géographes chinois ont donné au Campā au cours de son histoire.

Ce qui est plus surprenant est l'utilisation de données géographiques chiffrées par le cartographe, qui représente pourtant le monde de manière symbolique. Plusieurs mesures en 里 *ri* (environ 500 mètres) sont indiquées : 1800 *ri* (千八百里) en haut de l'île correspondant au Campā, soit 7000 km environ. Il s'agit peut-être de la distance entre ce royaume et le Japon, qui serait alors considérablement exagérée (il y a environ 3000 km entre Nagasaki et le Campā), ou bien entre le Japon et l'Asie du Sud-Est en général. Les dimensions de "l'île" Campā sont également données : 1000 *ri* du nord au sud (南北千里) et 200 *ri* d'est en ouest (東西二百里) soit 4000 km pour près de

²⁸ Adapté du Đông Kinh vietnamien, le nom de la capitale de l'Etat des Trịnh (l'actuelle Hanoi). Le nom de la ville a fini par désigner l'Etat en lui-même dans les sources européennes et japonaises, et pour cette raison il a été choisi par les autorités coloniales françaises après la conquête du Vietnam pour désigner la portion septentrionale de l'Indochine.

²⁹ Dans les *Tōsen fūsetsu gaki*, documents dressés à partir des rapports des navigateurs chinois à leur arrivée à Nagasaki, le Đàng Trong est désigné sous le nom d'une de ses principales provinces, le Quảng Nam (廣南), ce qui semble confirmer que les cartographes japonais puisaient largement dans ce type de sources.

³⁰ Au cours du premier âge d'or du commerce japonais avec l'Asie du Sud-Est (seconde moitié du XVI^e siècle-1635), les Japonais se sont rassemblés dans divers ports majeurs pour y former des communautés très actives économiquement. Les Japonais se sont en priorité installés à Manille (3000 Japonais c. 1630), Ayutthaya (1000 Japonais ?) et Hôi An (500 Japonais ?). A l'époque de la rédaction de la carte, il ne reste que très peu d'habitants d'Asie du Sud-Est qui s'identifient ou sont identifiés comme Japonais et ce commentaire doit donc être considéré comme une note historique.

³¹ Prononciation médiévale restituée : *Tchiempua*. Nous restituons ici la prononciation chinoise étant donné que les toponymes viennent de sources chinoises et que la prononciation japonaise de ces caractères n'a dans ce cas précis pas beaucoup d'importance.

³² C'est un toponyme qu'on retrouve par exemple dans le célèbre *Rapport du voyage en Occident à l'époque des Grands Tang* (Dà Táng Xīyù Jì 大唐西域記) rédigé par le célèbre moine Xuanzang (玄奘, 602-664).

800. Une fois encore, ces dimensions sont évidemment bien trop importantes. Il est étrange que ce cartographe, disposant pourtant de sources sur l'Asie du Sud-Est (mais à sa décharge, rarement chiffrées), fasse l'effort d'intégrer des données chiffrées sur une carte bouddhique, qui sont pourtant largement fantaisistes. Nous serions tentés au premier abord d'y voir une forme de détérioration des connaissances géographiques japonaises sur l'Asie du Sud-Est, mais les notes à l'encre rouge semblent indiquer qu'au contraire, le cartographe disposait d'une documentation relativement fiable.

Appropriation de l'espace cam dans la cartographie viêt

L'étude de la cartographie viêt permet d'apporter un point de vue encore différent sur la manière dont les cartographes étrangers ont représenté le royaume cam. En effet, le Đại Việt est le seul Etat limitrophe à avoir produit des cartes du Campā, et ces cartes sont d'autant plus intéressantes à analyser que le Đại Việt s'est en grande partie construit sur l'annexion de territoires cam.

Les cartes à notre disposition présentent l'originalité de donner une vision réaliste de la géographie du Đại Việt. Il n'existe pas de carte bouddhique viêt, ou qui transmette une vision symbolique du monde. Ce sont des documents pratiques, destinés à être effectivement utilisés, quasi-systématiquement à l'échelle du royaume et le Campā y fait toujours office de marge.

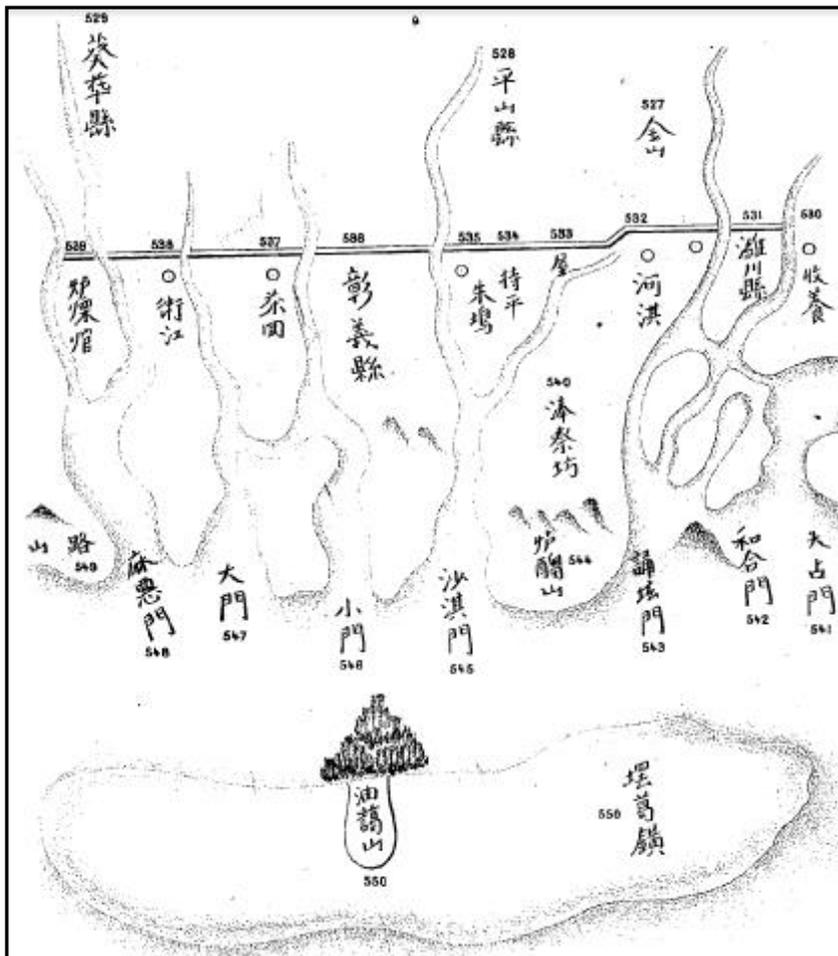


Planche XIX du "portulan" de Dumoutier

L'une des plus anciennes cartes connues date des années 1470. C'est une carte terrestre, fluviale et maritime publiée dès 1896 dans le *Bulletin de Géographie Historique et Descriptive* par Gustave Dumoutier, qu'il appelle à tort "portulan" et qu'il date de 1477³³. D'après les documents qui l'accompagnent, il s'agit d'un itinéraire de Thăng Long à Chiêm Thành, c'est-à-dire de la capitale du royaume viêt (l'ancienne Hanoi) au Campā, établi à des fins militaires lors de la campagne de 1471 au cours de laquelle la moitié nord du royaume cam est conquise par la dynastie Lê. Toutes les provinces du royaume y sont cartographiées, du nord et sud, ainsi que le Campā lui-même. Cet itinéraire témoignerait donc de l'intégration de nouveaux

³³ Il fait référence à plusieurs passages du *Dai Việt su ky toan thu*, annales officielles de la dynastie Lê, qui affirment notamment que des cartes du Campā ont été réalisées à cette date. Voir Dumoutier (1896), pp. 141-142.

territoires ayant appartenu au Campā au Đại Việt.

Bien que légèrement postérieur à la prise de Vijaya de 1471 et malgré le caractère récent de la conquête, ce document ne comporte quasiment aucun toponyme cam. La plupart des lieux mentionnés par ce document sont des noms vietnamiens établis au fur et à mesure de la conquête. On relève sur la planche XIX l'indication "Grand port du Campā" (大占門 *Đại Chiêm Môn*), soit selon toute vraisemblance le port de Hội An, qui était donc l'un des principaux ports du Campā avant la conquête. Nous aurions ici la confirmation qu'après la conquête du Campā, le rapide décollage économique du Đại Việt et son insertion dans les réseaux commerciaux serait en grande partie dus aux bénéfices qu'il tire de l'activité portuaire dans les anciens territoires cam.

La planche XXI est consacrée au cœur du Campā classique, à savoir la région de Vijaya. On repère sans mal un grand figuré aux bordures en damier, qui représente l'ancienne capitale cam Vijaya, appelée ici ville de Đò Bàn (闍槃城, *Đò Bàn Thành*). La mention "Tour de la jeune fille, dont il ne reste que douze étages" (塔昆媽内存十二座, *Tháp con gái nội tồn thập nhị toà*), suggère que la cité est en ruines, et que la carte a donc été réalisée peu de temps après la prise de Vijaya.

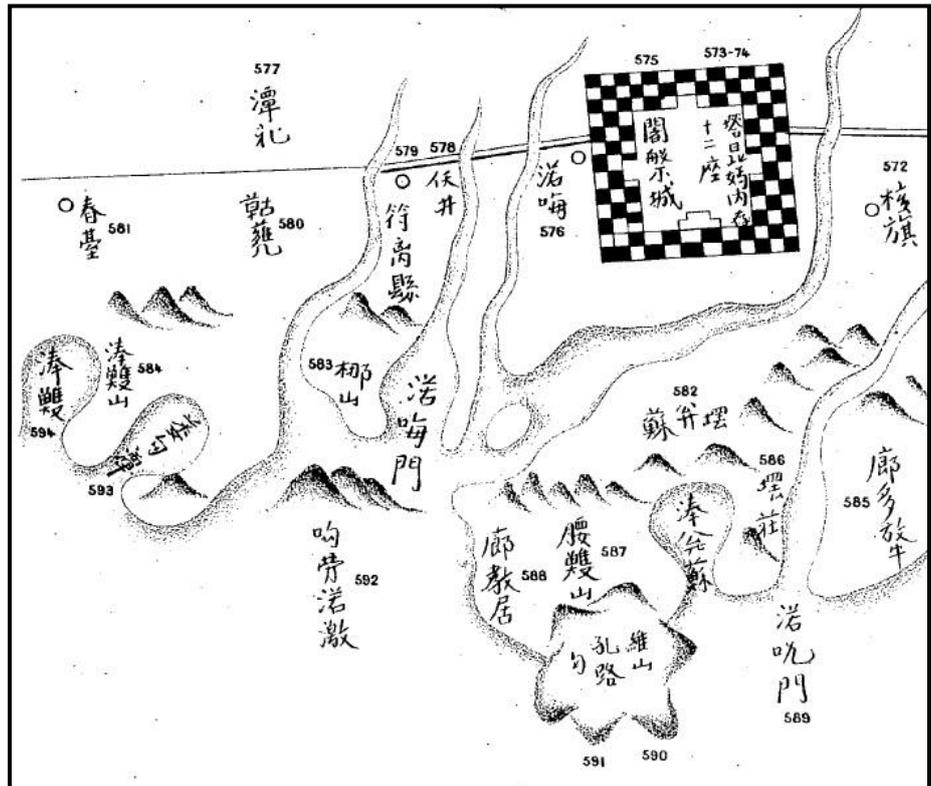


Planche XXI du "portulan" de Dumoutier

La dernière planche est censée représenter la capitale du Campā à la fin du XV^e siècle (sous le nom de 占城 *Chiêm Thành*, qui peut aussi bien désigner le royaume en lui-même que sa capitale) mais sans s'en justifier Dumoutier ne l'a pas intégrée à son étude et se contente de la commenter succinctement.

La représentation du Campā dans la cartographie vietnamienne ne dépend donc pas de son intégration aux réseaux du commerce international, mais plus simplement de sa localisation, limitrophe du Đại Việt, et des relations que ces deux royaumes entretiennent. Faute de pouvoir observer la dernière planche nous ne pouvons savoir si le Campā est bel et bien représenté comme un royaume distinct du Đại Việt. Néanmoins force est de constater que l'auteur de l'itinéraire n'a pas cherché à restituer de noms de lieux cam et son travail a permis, de manière précoce, d'intégrer ces territoires récemment conquis au royaume viêt en vietnamisant la toponymie.

La seconde carte que nous nous proposons d'étudier est plus tardive et par conséquent

complètement différente. Il s'agit d'une carte du Vietnam³⁴ nommée *Đại Nam nhất thống toàn đồ* (大南一統全圖, *Carte complète du Đại Nam unifié*) datant de 1834³⁵. Nous l'avons choisie car, comme la carte précédente, elle permet d'étudier le regard porté par les Viêt sur les territoires cam, peu de temps après leur conquête. En effet, en 1832, le Campā, depuis longtemps vassalisé et sans réelle autonomie, est définitivement annexé et intégré au Vietnam.



Détail du *Đại Nam nhất thống toàn đồ*

D'un point de vue général, on a ici de nouveau affaire à une forme d'hybridité cartographique : comme la plupart des cartes vietnamiennes, celle-ci est orientée ouest. La représentation du relief fait beaucoup penser aux cartes vietnamiennes plus anciennes ainsi qu'aux cartes chinoises. En revanche, on voit bien que le Vietnam est représenté de manière réaliste : le tracé des côtes est très proche de la réalité et s'inspire des innovations transmises par les Européens et réappropriées par les cartographes chinois au cours de l'époque prémoderne – la manière dont les îles Paracels sont représentées et entourées de pointillés rappelle fortement les cartes nautiques du XVI^e et XVII^e siècle. Mais par ailleurs, le style est vraiment spécifique et n'a pas grand-chose à voir avec les cartes européennes de la même époque.

Sur cette carte, aucune mention n'est faite du Campā. Le territoire qui correspond est même étonnamment vide de toponymes, là où la région du delta du Mékong est particulièrement bien renseignée : il est simplement indiqué qu'il s'agit de la province de Bình Thuận (平順), soit le nom de la préfecture créée par les Nguyễn dès 1694 à l'intérieur des frontières du royaume cam. La quasi-totalité des cartes de cette époque procèdent ainsi, là où les missionnaires européens réalisent des cartes à la même époque qui portent la mention *Olim Ciampa* ("Autrefois le Campā") au niveau de la province de Bình Thuận³⁶. De toute évidence la cartographie est ici utilisée à des fins

³⁴ Plus précisément du *Đại Nam*, d'après le nom choisi par l'Empereur Minh Mạng (r.1820-1841). Source : Wikimedia Commons.

³⁵ Sur son blog, Lê Minh Khai émet des doutes quant à la date traditionnellement retenue pour cette carte et la date plutôt des années 1654-1675. Voir <https://leminhkhai.wordpress.com/2013/08/24/the-dai-nam-nhat-thong-toan-do-and-the-mapping-of-the-mekong/>

³⁶ Par exemple dans la carte, très précise, du missionnaire français Jean-Louis Taberd, le *An Nam đại quốc họa đồ* (安

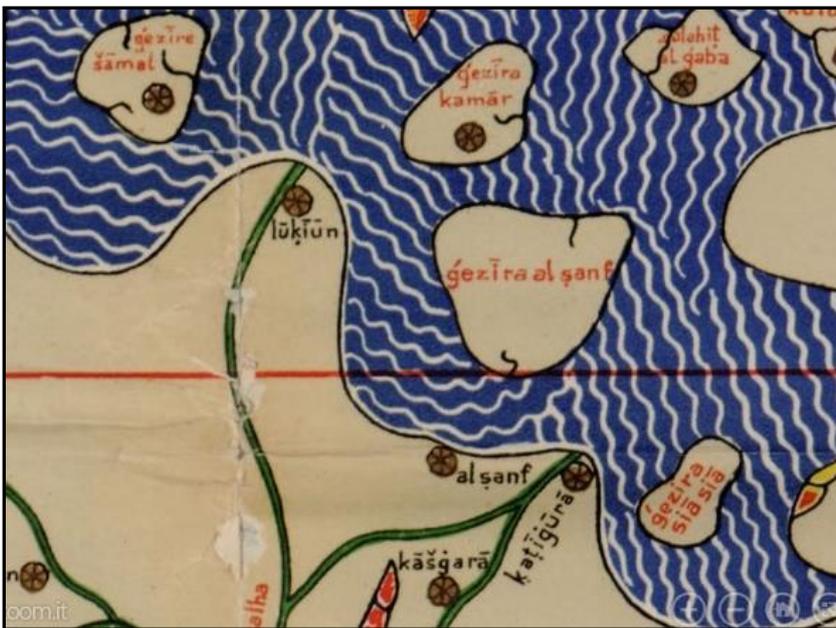
politiques, afin d'officialiser l'annexion de ces territoires et de faire oublier son statut particulier et son intégration tardive au Vietnam.

Le Campā dans la cartographie occidentale, des premières navigations à la standardisation des cartes

La Tabula Rogeriana et son influence : le Campā dans la cartographie médiévale

Bien avant les Européens, les côtes de la péninsule indochinoise sont fréquentées par les Chinois, les Indiens et les Malais, mais également par les marchands musulmans. Il est néanmoins assez rare que la cartographie musulmane se fasse l'écho de ces navigations lointaines.

L'exception notable à cette règle est la célèbre *Tabula Rogeriana* réalisée par Al Idrisi en 1154 pour le roi Roger II de Sicile et tirée du *Nuzhat al-mushtāq fi'khtirāq al-āfāq* (اق الأ ف الخ تراق ف ي), *Livre des voyages plaisants dans les pays lointains*)³⁷. Il s'agit d'un des rares planisphères médiévaux et il témoigne d'une très bonne connaissance de l'Asie du Sud-Est : nous présentons ici une reproduction avec translittération de 1929 que l'on doit à Konrad Miller.



Détail de la Tabula Rogeriana

On repère à deux reprises le toponyme *al ṣanf* (صدف), qui est le nom arabe du Campā : il désigne à la fois une île et un point sur la côte qui correspond sans doute possible à un port³⁸. Cette représentation des royaumes d'Asie du Sud-Est sous forme d'îles rappelle bien entendu la cartographie chinoise et bouddhique, et se retrouve à plusieurs reprises dans les textes des géographes musulmans, dont Al Idrisi s'est vraisemblablement inspiré. Il est possible qu'il ait également eu accès à d'autres sources qui ne

font pas du royaume cam une île³⁹.

La double mention du Campā comme île et comme port sur le continent rappelle également que c'était ainsi qu'il était connu des navigateurs. Les itinéraires des pèlerins chinois mentionnent

南大國畫圖) ou *Tabula geographica imperii anamitici* (1838).

³⁷ Source : Wikimedia Commons.

³⁸ Le figuré est le même que pour *kaṭīgūrā*, qui a été emprunté à Ptolémée et désigne une ville, peut-être Óc Eo, le grand port du Funan. On constate que dès le XII^e siècle et sûrement avant, les travaux du géographe alexandrin étaient utilisés par les cartographes musulmans

³⁹ C'est le cas par exemple d'Al Yaqubi, qui écrit aux alentours des années 880 : "On tire [le bois d'aloès] d'un pays appelé Campā, situé dans le voisinage de la Chine. Entre ce pays et la Chine, il y a une montagne infranchissable". Voir Ferrand (2014), p. 52.

souvent l'île nommée en vietnamien Cù Lao Chàm, qui fait face à Hôï An et où les navires étrangers s'arrêtent en priorité, qu'ils veuillent ou non se rendre sur la côte par la suite. D'autres îles de moindre importance jalonnent la côte orientale de la péninsule. Le duo complémentaire île-cité portuaire joue un rôle majeur dans l'intégration du Campā au commerce international, et les navigateurs musulmans en faisaient sans doute suffisamment état pour qu'Al Idrisi choisisse de le représenter sur sa carte.

Nous aurions donc ici la plus ancienne carte, toutes origines confondues, illustrant directement l'insertion du royaume cam dans les réseaux commerciaux d'Asie du Sud-Est et au-delà, réseaux sur lesquels les marchands musulmans sont venus se greffer.

Cette carte en particulier, et la cartographie musulmane en général, ont exercé une grande influence sur les cartes produites en Europe à la fin du Moyen-Age, aux côtés d'un autre type de sources : les premiers récits de voyage d'Européens en Asie, au premier rang desquels figure le récit de Marco Polo.

C'est cette double influence qui explique que le Campā puisse apparaître dès la fin du XIV^e siècle dans des cartes européennes. Dans l'*Atlas catalan* (1375)⁴⁰, réalisé par le cartographe juif majorquin Abraham Cresques, l'une des cartes les plus détaillées de son époque et l'une des premières à mêler représentation symbolique traditionnelle et informations issues de voyages, on relève le curieux toponyme *Janpa*,



Détail de l'Atlas catalan

que l'on ne retrouve nulle part ailleurs. Il est placé à proximité d'une frontière artificielle entre deux ensembles : la Chine (*Catayo*) et l'Inde⁴¹. Etant donné que cette ville est placée à la frontière entre monde indien et monde chinois, et vue la proximité entre *Janpa* et Campā, il nous semble raisonnable de considérer que ce royaume est bel et bien le royaume cam. Il est en revanche impossible de déterminer l'origine de ce toponyme : Marco Polo appelle le Campā *Cyamba* et Odoric de Pordenone (qui y passe aux alentours de 1322) *Çampe*. La source utilisée ici est inconnue.

⁴⁰ Source : http://expositions.bnf.fr/marine/grand/esp_30_04.htm

⁴¹ A droite, une ville est légendée ainsi : "cjutat de cayña / açj finis Catayo" ("ville de Cayña, ici finit Catayo [=Cathay de Marco Polo, la Chine]" et en haut une inscription indique "finis Indie".



Détail de la mappemonde de Fra Mauro

de grande envergure. Peut-être pourrait-il même correspondre au port de Thị Nại, débouché maritime de la capitale du Campā, Vijaya.

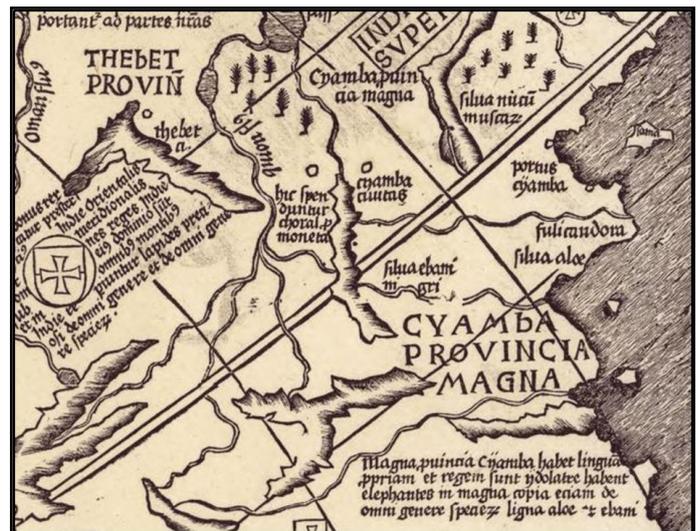
La redécouverte de Ptolémée : une régression dans la cartographie de l'Asie du Sud-Est ?

La redécouverte de Ptolémée par les cartographes et géographes européens à la fin du XVI^e siècle ne conduit pas à une amélioration de la représentation des côtes de l'Asie du Sud-Est ; au contraire, force est de constater qu'en faisant de la géographie de Ptolémée l'un des outils majeurs de la cartographie, les cartographes européens conçoivent des cartes bien plus éloignées de la réalité que ne l'était la mappemonde de Fra Mauro.

Le planisphère de Waldseemüller de 1507 en est le parfait exemple⁴⁴ : si cette carte est

La célèbre mappemonde de Fra Mauro de 1459⁴², d'une très grande précision, est une remarquable synthèse de toutes ces traditions. L'orientation sud et la forme même de la carte rappelle très fortement Al Idrisi, et les toponymes utilisés sont issus des récits antérieurs et contemporains de la réalisation de cette carte (Marco Polo, mais également Niccolò de' Conti, qui s'est également rendu au Campā). C'est pour cette raison que cette carte est d'une grande richesse : elle foisonne de toponymes et présente des informations fidèles et mises à jour.

La ville de Malacca (*melacha*), fondée vers 1400 et qui est à l'époque de Niccolo de Conti sur le point de devenir le principal port d'Asie du Sud-Est, figure en bonne place à l'extrémité de ce qui semble être l'Asie du Sud-Est continentale. La ville qui suit Malacca en progressant vers la droite n'est autre que Campā (*çampa*⁴³) : une fois encore le royaume cam est représenté comme une ville, qui marque certainement l'emplacement d'un ou plusieurs ports



Détail de la carte de Waldseemüller

⁴² Source : Bouchon Geneviève, *Le voyage aux Indes de Nicolò de Conti (1414-1439)*. Paris: Chandeigne, 2004.

⁴³ Cette graphie rappelle le *Çampe* d'Odoric de Pordenone et le *Ciampa* de Niccolo de Conti. Une dénomination aussi proche du nom sanskrit du royaume cam est quasiment unique dans les cartes de cette époque.

⁴⁴ C'est la première carte qui donne au nouveau continent découvert par les Espagnols le nom d'"America".

d'une grande richesse toponymique, le tracé des côtes a été repris et perfectionné sur le modèle de Ptolémée. On repère ainsi une double péninsule à l'est : la plus petite, appelée Chersonèse d'Or d'après la dénomination héritée de Ptolémée (et correspondant probablement à la péninsule malaise), et la plus grande, limite orientale du monde connu. Les royaumes sont alors placés un peu au hasard sur ces territoires : c'est le cas du Campā (*Cyamba*, graphie héritée de Marco Polo), placé au nord et à l'est, sans que l'on puisse distinguer une éventuelle ébauche de péninsule indochinoise. L'influence des récits médiévaux est toujours prégnante : ainsi on repère un commentaire en latin qui est quasiment une citation directe de Marco Polo :

*"La grande province de Cyamba a sa langue propre, ses rois sont idolâtres et ont des éléphants en abondance, ainsi que toutes sortes de bois, aloès et ébène"*⁴⁵.

Waldseemüller distingue également un port (*portus Cyamba*) et ce qui ressemble à une capitale à l'intérieur des terres (*Cyamba civitas*), ce qui, correspond assez bien à la distinction entre le port de Thi Nai et la capitale Vijaya dans l'arrière-pays.

Le recours à la géographie de Ptolémée et aux récits médiévaux ne signifie pas pour autant que les cartographes se sont contentés de modèles et de sources obsolètes pour créer leurs cartes. Dans le planisphère de Cantino⁴⁶, la géographie de Ptolémée côtoie les découvertes portugaises les plus récentes. C'est en effet la première carte à représenter l'Asie du Sud-Est avec des données concrètes issues des navigations portugaises.

Ainsi, avant même la prise de Malacca (1511), et sans doute avant que les Portugais ne s'aventurent à l'est de la baie du Bengale, les cartes portugaises incorporent des informations



Détail du planisphère de Cantino

pratiques, glanées auprès des marchands indiens, malais ou chinois. L'Asie orientale et l'Asie du Sud-Est, comme dans toutes les cartes de cette époque, sont représentées à l'est d'une longue langue de terre qui correspond à la "Chersonèse d'Or" de Ptolémée, et où figure "*malaqua*". Si les royaumes à l'est de Malacca ne sont pas vraiment cartographiés, leurs noms sont néanmoins inscrits avec, ce qui est plus original, des informations ayant trait au commerce.

Le Campā y est représenté sous le nom de *Champocachim* (littéralement "Cochinchampa"), au sud d'un

Source : [http://memory.loc.gov/cgi-bin/map_item.pl?data=/home/www/data/gmd/gmd3/g3200/g3200/ct000725C.jp2&style=gmd&itemLink=r?ammem/gmd:@field%28NUMBER+@band%28g3200+ct000725C%29%29&title=Universalis%20cosmographia%20secundum%20Ptholomaei%20traditionem%20et%20Americi%20Vespucii%20alioru\[m\]que%20lustrationes](http://memory.loc.gov/cgi-bin/map_item.pl?data=/home/www/data/gmd/gmd3/g3200/g3200/ct000725C.jp2&style=gmd&itemLink=r?ammem/gmd:@field%28NUMBER+@band%28g3200+ct000725C%29%29&title=Universalis%20cosmographia%20secundum%20Ptholomaei%20traditionem%20et%20Americi%20Vespucii%20alioru[m]que%20lustrationes).

⁴⁵ "*Magna pvincia Cyamba habet linguā ppriam et regem sunt ydolatre habent elephantes in magna copia etiam de omni genere specieze ligna aloé et ebam*". Dans le manuscrit F de Marco Polo (le manuscrit dit "franco-italien", dont la langue est sans doute la plus proche de la langue dans laquelle le récit de Marco Polo a été rédigé) on peut lire : "*En cel reigne a leofans en grandissime quantité. Il ont leigne aloé [bois d'aloès] en grant abondance ; il ont maint bosches dou leigne que est apellés bonus [ébène], que est mout noir*". Voir Ronchi (2000).

⁴⁶ Planisphère copié illégalement par Alberto Cantino, l'espion du duc de Ferrare à Lisbonne, en 1502. Source : Wikimedia commons.

Chinacochim (première occurrence connue du terme "Cochinchine"). Ce sont vraisemblablement des toponymes adaptés du malais : si le *Chinacochim* s'explique assez aisément, le *Champocachim* est bien plus étrange. Il a sans doute été créé en miroir du premier ("le Cochin de Campā"), sans qu'il faille y chercher une explication étymologique.

Les informations données sur le Campā sont les suivantes :

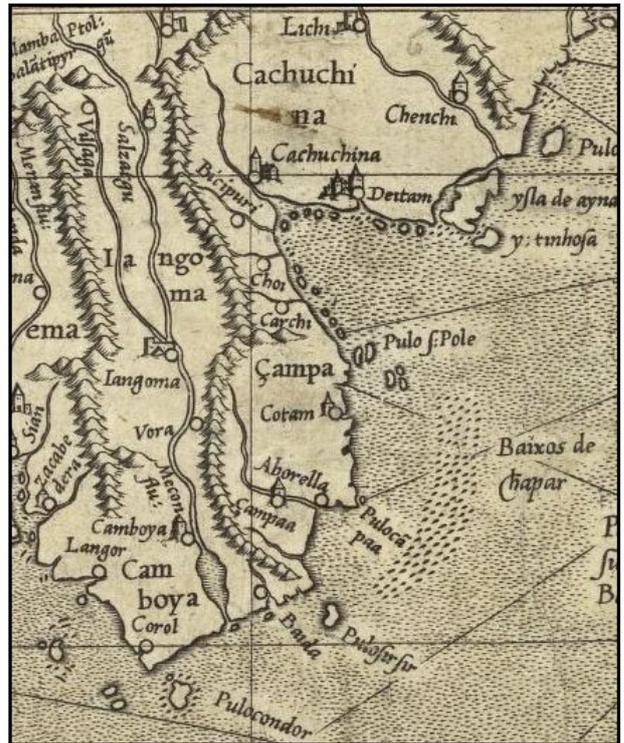
"Champocachim est au nord à six pouces [de l'Equateur], là il y a de la laque, du benjoin, du [bois] brésil, du santal, du musc, du bois d'aloès et toutes les autres marchandises évoquées plus loin"⁴⁷.

Ce planisphère est donc le premier document cartographique connu à laisser de côté la référence littéraire à Marco Polo au profit de données économiques, sans doute jugées plus stratégiques et utiles par les autorités portugaises soucieuses de s'informer sur les opportunités commerciales de l'Océan Indien et au-delà.

Impact des navigations portugaises et hollandaises sur la cartographie du Campā et de l'Asie du Sud-Est

Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, la cartographie européenne s'affranchit du modèle ptolémaïque en intégrant progressivement les informations apportées par les Portugais. C'est à cette époque que les premiers atlas apparaissent, en même temps que les cartographes considérés comme les pères de la géographie moderne. Leur travail s'appuie sur un vaste corpus de cartes nautiques portugaises où les côtes sont cartographiées avec de plus en plus de précision⁴⁸.

Gerard Mercator est l'un des plus célèbres, notamment pour avoir conçu le système de projection qui porte son nom et qui est appliqué par la plupart des cartographes européens après lui. Il réalise en 1569 le premier planisphère dans lequel la péninsule indochinoise apparaît dans des dimensions semblables à la réalité⁴⁹. Le trait de côte est encore un peu géométrique mais certains des principaux sites fréquentés ou signalés par les marchands sont représentés : le cap Varella (*Aborella*)⁵⁰, une ville appelée Campā (*Çampaa*), que nous pouvons sans doute identifier comme la capitale cam Panran (l'actuelle Phan Rang) et qui située en amont d'une rivière comme le signalent



Détail de la carte de Mercator

⁴⁷ "Champocachim esta onorte em .vi pulgadas aqui ha laqua e benjoin e brasill e samdalos e almjsquer e linaloe e todas las outras mercadarias atras escritas".

⁴⁸ Comme dans la carte de Diogo Ribeiro par exemple (1529), où l'on voit clairement que les côtes de l'Asie du Sud-Est continentale ne sont que partiellement cartographiées, au fur et à mesure que les navigateurs portugais progressent et reconnaissent ces territoires. Voir les fig. 9 et 10 dans Manguin (1972).

⁴⁹ Source : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b7200344k/f9.zoom>

⁵⁰ Un des principaux points de repère des navigateurs dans les routiers, situé entre Quy Nhon et Nha Trang.

de nombreuses sources⁵¹. Le plus intéressant est que le Campā recouvre sur cette carte la quasi-totalité de la côte orientale de la péninsule. La "Cochinchine" est reléguée bien plus haut, au nord du golfe du Tonkin où les Portugais craignent alors de s'aventurer. La ville appelée "Cotam", et l'île appelée "Pulo S: Pole" semblent, malgré leur éloignement, correspondre respectivement à Hôï An et Cu Lao Chàm, c'est-à-dire à deux des principales étapes sur la route entre l'Inde et la Chine. Elles sont curieusement identifiées comme cam sur cette carte, ce qui pourrait peut-être suggérer qu'elles étaient considérées comme telles par les Portugais⁵². Toujours est-il que dans cette carte comme dans de nombreuses autres de cette époque, la place accordée au Campā semble indiquer qu'il est considéré comme le principal acteur économique de la zone.

A partir de la fin du XVI^e siècle, l'arrivée des Hollandais en Asie du Sud-Est marque l'essor de la cartographie hollandaise. Le développement de la puissance navale hollandaise doit beaucoup aux précurseurs qui, en s'embarquant sur les bateaux portugais et espagnols, ont accumulé suffisamment de connaissances géographiques pour guider les navires hollandais à partir de 1596. Parmi ces précurseurs figurent également les cartographes qui ont su se réappropriier les savoirs géographiques ibériques.



Détail de la carte des Moluques de Plancius

Parmi eux figure le cartographe Pierre van der Plancke, plus connu sous son nom latin Petrus Plancius. Il réalise en 1594 une carte des Moluques, les îles du clou de girofle et de la noix de muscade, qui avaient à l'origine attiré les Portugais en Asie du Sud-Est. Elle est conçue à partir de cartes portugaises dessinées par le cartographe portugais Bartolomeu Lasso et ramenées secrètement de Lisbonne par les frères de Houtman en 1592 : la toponymie est d'ailleurs strictement portugaise.

Cette carte intitulée *Insulae Mollucae* est sans conteste une carte nautique⁵³ : elle comporte des lignes de rhumb, des illustrations de la noix de muscade et du bois de santal, et son objectif est bel et bien de conduire les navires hollandais

⁵¹ Par exemple Fernão Mendes Pinto, qui rapporte dans sa *Peregrinação* le conseil donné par des habitants d'un port cam à son capitaine Antonio de Faria : "si tu vas en amont de cette rivière jusqu'à la ville de Pilaucacem où se trouve le roi, nous t'assurons qu'en moins de cinq jours viendront dix jonques chargées de toutes les étoffes qu'elles puissent apporter [...]" ("se tu fores por este rio asima à Cidade de Pilaucacem, aonde está el Rey, nós te seguramos que em menos de cinco dias venderas des juncos desses carregados de todas as fazendas que trouxeras [...]"), Pinto (1725).

⁵² Etant donné le caractère récent de la conquête, la langue cam pourrait s'être maintenue dans les milieux marchands des territoires conquis par le Dai Viêt, au moins pendant la première moitié du XVI^e siècle, et les liens entre le Campā et ces régions nouvellement annexées étaient peut-être demeurés étroits. Ceci expliquerait que les Portugais, dans les premières décennies de leurs navigations, ne semblent pas savoir qu'il s'agit d'Etats différents. Par ailleurs, de nombreux routiers portugais font l'erreur d'appeler "côte de Campā" des portions de côtes appartenant désormais au Dai Viêt. Ce n'est bien entendu qu'une hypothèse, vue l'absence quasi-totale de sources sur le Campā au XVI^e siècle.

⁵³ Source : Suarez (1999), pp. 174-175.

jusqu'aux îles aux épices. Elle intègre cependant une innovation majeure : c'est la première carte de notre corpus à délimiter les frontières des Etats d'Asie du Sud-Est continentale, alors même que cette région occupe une place complètement périphérique à l'échelle de la carte.

Bien que le tracé des côtes soit quasiment identique dans la carte de Mercator, la disposition des royaumes est quant à elle beaucoup plus proche de la réalité. Les sources du cartographe hollandais témoignaient d'une bonne connaissance de la configuration géopolitique de la péninsule, ce qui prouve que la deuxième moitié du XVI^e siècle a constitué une période charnière dans l'amélioration des connaissances des Européens sur l'Asie du Sud-Est continentale.

Le Campā occupe une surface considérablement réduite par rapport aux cartes antérieures, mais remarquablement conforme à ses dimensions de l'époque puisqu'il s'étend du cap Varella à un point intermédiaire entre le delta du Mékong et le cap Padaran (aux alentours de l'actuelle ville de Phan Thiêt ?). Au sud du cap Varella une cité portuaire est identifiée sous le nom *Chāpa* : Panran/Phan Rang sans aucun doute, située sur une rivière comme c'est effectivement le cas, la *P. de Champa* qui correspond au cap Padaran, le repère qui ferme la baie de Phan Rang au sud. On relève également un *Enseada do Sal* ("Crique du sel"), qui rappelle la présence de salines sur cette côte. Les villes nommées *Calamea* et *Lantam* sont en revanche plus difficiles à identifier, bien qu'elles apparaissent sur de nombreuses cartes par la suite. *Calamea* pourrait correspondre à Cam Ranh (Kamlin en cam), mais elle serait mal située ici (Cam Ranh se situe au nord de Phan Rang) ; quant à *Lantam*, il pourrait s'agir de Phu Yên (qui appartient normalement au Đại Việt à cette époque), mais rien ne permet de l'affirmer.

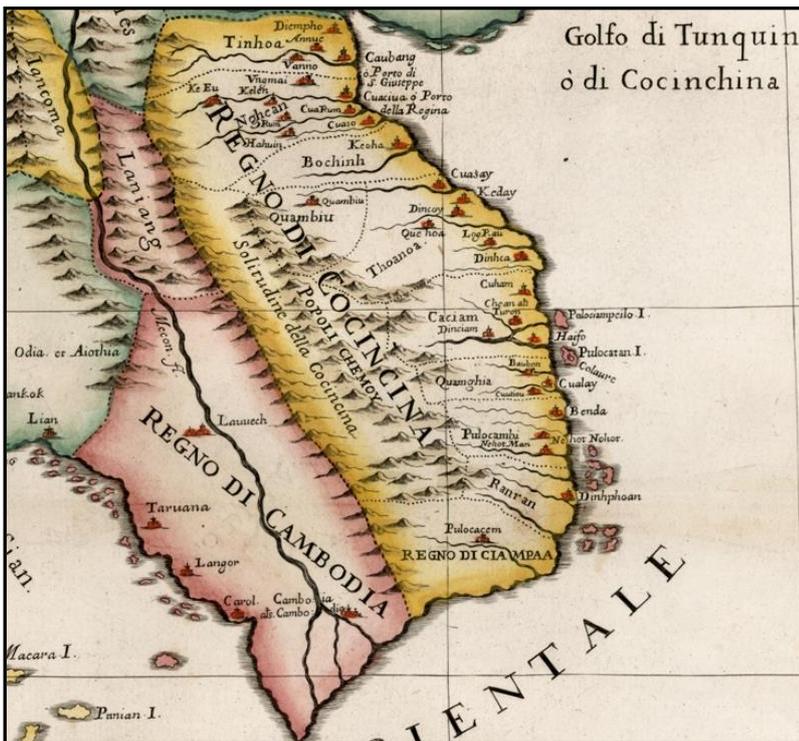
Les frontières doivent être considérées comme partiellement hypothétiques, puisqu'il était impossible que les explorateurs portugais aient une connaissance précise de la frontière occidentale du Campā, qui n'était de toute manière pas précisément établie, mais qui englobait une bonne partie de l'arrière-pays montagneux. La frontière nord est placée au niveau du cap Varella, ce qui est correct à une centaine de kilomètres près ; la frontière sud est peut-être quant à elle placée un peu trop au nord.

Une progressive standardisation de la cartographie du Campā

En-dehors de ces cartes nautiques, qui se concentrent sur les côtes et les routes maritimes, un nouveau type de cartes apparaît au XVII^e siècle, qui s'attache à cartographier l'intérieur des terres avec plus de précision, et notamment les Etats et leurs frontières. Ces cartographes s'inspirent moins des navigateurs et davantage des missionnaires, ou sont des missionnaires eux-mêmes, ce qui explique ce parti-pris.

C'est le cas de Giacomo Giovanni Rossi, qui réalise une des premières cartes consacrées à l'Asie du Sud-Est continentale, nommée *Peninsula dell India*, en 1683⁵⁴. On remarque d'emblée l'absence de lignes de rhumb (caractéristiques des cartes nautiques) et l'absence de toponymes côtiers, tels que des caps ou des baies. En revanche, le Đàng Trong est particulièrement détaillé : chaque province est représentée avec ses frontières et sa capitale. Le Campā, quant à lui, est identifié comme royaume (*Regno di Ciampaa*) mais placé à l'intérieur du domaine des Nguyễn. A la date de la rédaction de la carte, le royaume est encore indépendant mais réduit à sa principauté la plus méridionale (le Pāṇḍuraṅga) et serait déjà victime de l'ingérence des Nguyễn, si l'on en croit les

⁵⁴ Source : <http://www.raremaps.com/gallery/enlarge/30343>



Détail de la carte de l'Asie du Sud-Est de Rossi

sources missionnaires⁵⁵. La cartographie se fait donc l'écho de l'ambiguïté du statut du royaume cam, en choisissant de l'incorporer aux marges du Đàng Trong mais en l'y rattachant par le jeu des couleurs et des figurés.

La capitale est cette fois mentionnée sous le nom de *Pulocacem*, que l'on retrouve chez Fernão Mendes Pinto et dans de nombreux autres récits de voyages et cartes. Il est vraisemblablement adapté du malais (*pulau* : "île" en malais). A la fin du XVII^e siècle la toponymie des cartes et documents portugais continue donc d'être largement utilisée, alors même qu'ils n'apparaissent pas dans les documents des missionnaires (nous

n'y avons relevé aucune occurrence de *Pulocacem*. A cette époque, la capitale du Campā a été déplacée de Phan Rang à Phan Rí, plus au sud, afin de l'éloigner de la frontière avec le domaine des Nguyễn une fois que ces derniers ont conquis la principauté septentrionale de Kauthāra (1653).

Une fois encore, nous ne pouvons qu'accorder une valeur schématique aux frontières dessinées. La frontière avec le Cambodge suit, pour des raisons pratiques, la cordillère annamitique ou *dãy núi Trường Sơn* en vietnamien, la chaîne de montagnes qui sépare aujourd'hui le Laos et le Vietnam, mais dont le tracé est ici prolongé jusqu'à la mer. La frontière nord touche à la province appelée *Ranran*, dont de nombreuses sources missionnaires nous disent qu'elle marque la frontière avec le Campā⁵⁶, et qui correspond à peu près à la province de Phu Yên (l'ancien *Dinh Trấn Biên*, que l'on retrouve dans le nom de la ville *Dinhphoan*).

Ces différents types de cartes (planisphères, cartes nautiques, cartes établissant les frontières, provinces et capitales des royaumes) se rejoignent progressivement au cours du XVIII^e siècle. Cette période voit la cartographie se standardiser un peu partout dans le monde : le tracé des côtes comme celui des frontières devient de plus en plus uniforme. Les cartographes cherchent désormais l'exhaustivité afin de donner à la fois une vision réaliste et renseignée des territoires représentés.

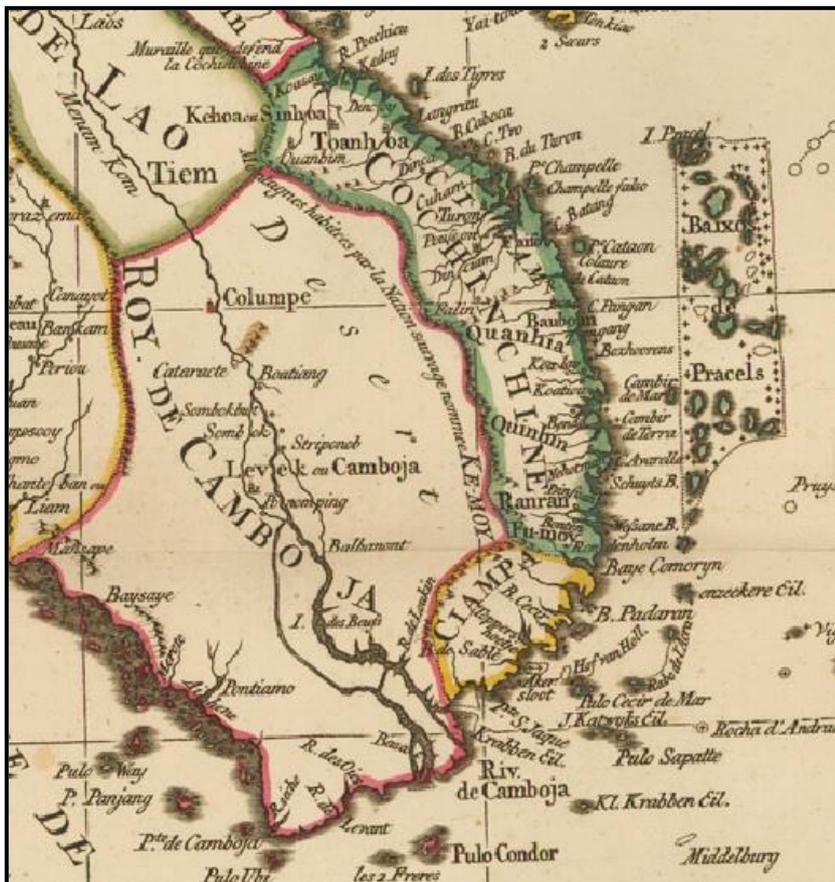
Le Campā étant désormais vassalisé et partiellement administré par les Nguyễn, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il occupe une surface réduite dans presque toutes les cartes, qui correspond plus

⁵⁵ François Pallu, l'un des fondateurs des Missions Etrangères de Paris, écrit en 1668 : "*Ciampa, où le Roy de la Cochinchine gouverne par des Officiers qu'il y envoie, quoiqu'il y laisse le titre de Roy à celui qui avant les guerres avoit l'autorité légitime.*" Voir la *Relation abrégée des missions et des voyages des evesques françois...* (1668), p.79. C'est sur ce type de témoignages que les cartographes se sont certainement appuyés pour réaliser leurs cartes.

⁵⁶ Dans les *Divers voyages et missions du père Alexandre de Rhodes en la Chine, & autres royaumes de l'Orient*, d'Alexandre de Rhodes, le père jésuite français célèbre pour avoir contribué à la mise au point de la retranscription en alphabet latin du vietnamien (le *quốc ngữ*), il est écrit "*Le Roy [le seigneur Nguyễn] a plusieurs galeres du costé de Ranran pour empescher les inuasions de Champa qui touche à cette Province.*" Voir Rhodes (1666), p. 127.

ou moins à la principauté de Pāṇḍuraṅga. Comme dans la carte précédente, il est très souvent associé à la "Cochinchine", soit à l'Etat des Nguyễn.

La dernière carte que nous nous proposons d'étudier a été réalisée autour de 1760 par la maison d'éditions cartographiques Covens & Mortier, localisée à Amsterdam⁵⁷. Elle témoigne des progrès considérables réalisés par les cartographes au cours du XVIII^e siècle⁵⁸. Les côtes de l'Asie du Sud-Est continentale sont cartographiées avec une grande précision et une exactitude jamais égalées auparavant. Les frontières des différents Etats sont assez fidèles à la réalité, bien que certaines imprécisions demeurent, ces espaces étant demeurés relativement méconnus jusque-là. Ainsi, aucun cartographe ne semble savoir que le delta du Mékong est en cours d'intégration par la dynastie des Nguyễn. Cependant, c'est un processus très progressif et longtemps officieux⁵⁹, suffisamment du moins pour que les marchands européens considèrent que cette région appartient encore pleinement au Cambodge.



Détail de la carte de l'Asie orientale de la maison Covens & Mortier

Le Campā occupe une surface réduite, qui une fois de plus est le reflet de son déclin commercial et de son autonomie restreinte. Cependant, cette carte est l'une des dernières à la représenter encore comme un Etat indépendant, du moins parfaitement distinct de ses voisins. On y repère surtout des informations nautiques (caps et baies), ce qui s'explique sans doute par le fait que les marchands européens ne s'arrêtent désormais quasiment plus dans les ports du royaume. Néanmoins ces renseignements sont particulièrement riches, ce qui indique que cette portion de côte est toujours autant parcourue par les navires marchands. Le moindre îlot est

cartographié très précisément, et certains toponymes sont reconnaissables : *baye Comoryn*, qui est la baie de Cam Ranh, *B. Padaran*, la baie de Phan Rang dans laquelle se jette une rivière au bord de laquelle, dans les cartes précédentes, était mentionnée la capitale cam. Le toponyme suivant, *B. Cecir*, se retrouve dans de nombreux routiers mais moins dans les cartes : il s'agit de la baie qui fait face aux îles Pulo Cecir, qui sont des repères bien connus des navigateurs et souvent mentionnés

⁵⁷ Source : <https://www.raremaps.com/gallery/enlarge/45762>

⁵⁸ C'est d'ailleurs ce que défend son titre : *Carte d'une partie de la Chine, les isles Philippines, de la Sonde, Moluques, de Papoesi &c. dressée sur les relations les plus nouvelles.*

⁵⁹ Le développement du delta du Mékong en tant que pôle agricole et commercial majeur est largement dû à l'installation de loyalistes Ming et autres migrants chinois, qui, aux côtés des Khmers, des Viêt et des autres populations de la région ont établi des principautés indépendantes que les Nguyễn ont par la suite assimilées.

dans leurs routiers. Les toponymes suivants n'apportent pas vraiment d'informations utiles : *toppershoetje* est une indication fréquente dans les cartes nautiques et routiers hollandais qui désigne un îlot dont la forme ressemble à un "petit chapeau de marin" (c'est la signification de *toppershoetje*). La *B. de Sable* pourrait bien désigner la côte de l'actuelle Mũi Né, réputée pour ses dunes de sables. Quoi qu'il en soit, tous ces toponymes montrent bien que le regard porté sur le Campā est exclusivement celui de marins cabotant le long de ses côtes sans y séjourner.

La frontière sud du Campā était probablement mouvante, car les cartographes ne s'accordent pas sur son emplacement. Sur cette carte la *Pte S.Jaque*, cap Saint-Jacques sous domination française et actuel Vũng Tàu, fait sans aucun doute partie du Campā. Pourtant, au XVIII^e siècle, cette zone correspond à la province désormais viet de Đồng Nai. Le plus étonnant est que les missionnaires installés sur place indiquent bel et bien que cette région est désormais sous l'autorité de la "Cochinchine". Cela indique peut-être que les sources missionnaires ont joué un rôle moins important au XVIII^e siècle dans la consolidation du savoir géographique et nautique de l'Asie du Sud-Est – du moins pour les Hollandais, qui avaient peu de relations avec les missionnaires catholiques et n'envoyaient pas eux-mêmes de missionnaires en Asie du Sud-Est.

L'une des principales conséquences de la progressive disparition du Campā des réseaux du commerce international est que sa représentation cartographique n'évolue quasiment pas jusqu'à la conquête française. Les cartographes, étant donné qu'ils s'inspirent souvent de leurs prédécesseurs sans forcément mettre à jour leurs données, continuent donc de placer le Campā sur leurs cartes après l'annexion définitive du royaume. Seule exception à la règle : la monumentale *Tabula geographica imperii anamitici* (1838), déjà mentionnée, qui atteste la disparition du royaume à travers la courte indication *Olim Ciampa*. En effet, la situation politique complexe et ambiguë du Campā n'était pas totalement inconnue des savants européens et les cartographes disposaient de suffisamment d'informations pour la représenter sur leurs cartes. Ainsi, en 1822 le sinologue Jean-Pierre Abel-Rémusat livre une méthode simple et courte pour cartographier le Campā de son époque, désormais complètement inféodé au Vietnam et dont le dirigeant ne bénéficie plus du titre de roi :

" *Les anciens habitans [du Campā] sont maintenant réduits à un très-petit nombre ; ils vivent retirés dans les montagnes de la seule province de Binh-Thouan, dont ils ont abandonné toutes les côtes aux Cochinchinois. Ainsi le nom de Ciampa doit à l'avenir disparaître de nos cartes, ou du moins se borner au canton qui est à l'ouest de la baie de Fan-ran [Phan Rang], au dessous du port de Camraigne [Cam Ranh].*"⁶⁰

* * *

Les cartes constituent un matériau particulièrement riche et utile à l'historiographie du Campā, insuffisamment exploité par les historiens. Elles permettent de mesurer la place occupée par le royaume dans les réseaux commerciaux internationaux : si le Campā figure de manière précoce dans les cartes asiatiques, musulmanes et européennes, c'est parce qu'il était connu des voyageurs, navigateurs et marchands qui transmettent leurs informations aux géographes. Si ces voyageurs ont cru bon de le mentionner, c'est que c'était l'un des royaumes d'Asie du Sud-Est les mieux intégrés et

⁶⁰ Abel-Rémusat (1822), p. 71.

les plus actifs dans le commerce régional.

Les cartes permettent également de comprendre quel rôle le Campā jouait dans l'organisation politique et géopolitique de l'Asie orientale et de l'Asie du Sud-Est. Il constituait un des rouages du système tributaire chinois, qui conditionne le rapport de l'Empire chinois au monde, et occupait une place bien définie à la périphérie du monde civilisé : royaume barbare, mais autorisé à envoyer des ambassades régulières en Chine. En étudiant la cartographie d'un royaume d'Asie du Sud-Est, nous pouvons également réfléchir à la vision que les Chinois, mais aussi les Japonais et dans une certaine mesure les Européens, avaient du monde. En nous focalisant plus spécifiquement sur le Campā, nous observons comment les Chinois intégraient une marge de l'Empire, située à la frontière du monde indianisé et du monde sinisé, à leur représentation du monde.

La carte est par ailleurs un support alternatif à l'étude de l'histoire politique du Campā. La cartographie européenne permet de mesurer le recul territorial du royaume face aux annexions successives des Nguyễn. De ce point de vue elle retranscrit assez fidèlement la réduction du territoire cam entre la fin du XVI^e et le milieu du XVIII^e siècle, ainsi que sa progressive perte d'autonomie face au Đàng Trong. Une étude plus exhaustive des cartes européennes, comparées avec les sources écrites de la même époque (récits de voyage, rapports des missionnaires, encyclopédies...), permettrait de dresser un tableau complet de la géographie du Campā, vu par les voyageurs étrangers.

Enfin l'étude des cartes est un outil particulièrement utile à l'écriture d'une histoire globale et connectée de l'Asie du Sud-Est. Elles nous aident à dépasser la vision incomplète et eurocentrée d'une cartographie européenne stimulée par les "découvertes" des Portugais, en mettant au jour les contacts des navigateurs européens avec les marchands malais et chinois qui leur ont légué un savoir-faire, une toponymie particulièrement riche, et des documents pour les guider dans leurs voyages. Les cartes nous permettent également, en aval, de remettre en question la vision simpliste d'une "occidentalisation" de la cartographie asiatique, là où une véritable hybridation s'opère, entre toponymie, sources et parfois style chinois d'une part, et technique et représentation du monde occidentales d'autre part. C'est toute une chaîne de circulation des savoirs qui apparaît alors, dans laquelle les marchands asiatiques offrent un matériau de base, perfectionné par les Européens et ensuite réapproprié et réadapté par les cartographes asiatiques, ou réutilisés par les marchands au cours de leurs voyages.

L'étude de la cartographie du Campā n'est donc pas le simple inventaire des nombreuses occurrences d'un toponyme dans une sélection de cartes. Elle permet d'appréhender la richesse et la complexité des réseaux du commerce international et des réseaux de circulation du savoir géographique pendant l'âge de la première mondialisation.

Bibliographie

Sources primaires

Abel-Rémusat Jean Pierre, "Nouvelles lettres édifiantes des missions de la Chine et des Indes Orientales..." (Commentaire), in: *Journal des Savans* – février 1822. A Paris, de l'Imprimerie Royale, 1822. pp. 67-75.

Ferrand Gabriel, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient du VIIIe au XVIIIe siècles*, Volume 1. Cambridge University Press (rééd.), 2014.

Milione. *Le divisament dou monde. Il Milione nelle redazioni toscana e franco-italiana*. G. Ronchi (trad), Milan: Mondadori (rééd.), 2000.

Pallu François, *Relation abrégée des missions et des voyages des evesques françois, envoyez aux Royaumes de la Chine, Cochinchine, Tonquin, & Siam*. A Paris, chez Denys Bechet, ruë Saint Iacques, au Compas d'or, & à l'Escu au Soleil, 1668.

Pinto Fernão Mendes, *Peregrinação*. Lisboa oriental na officina Ferreyriana (rééd.), 1725.

Rhodes Alexandre (de), *Divers voyages et missions du P. Alexandre de Rhodes en la Chine et autres roiaumes de l'Orient, avec son retour en Europe par la Perse et l'Armenie*. A Paris, chez Sebastien Mabre-Cramoisy, Imprimeur du Roy, ruë S.Iaques, aux Cicognes, 1666.

Sources secondaires

"Cartes et cartographies en Asie du Sud-Est". *Péninsule*, 54, 2007.

Dumoutier Gustave, "Etude sur un portulan annamite du XV^e siècle", in: *Bulletin de Géographie historique et descriptive*, 1, 1896. pp. 141-204.

Gruzinski Serge, *Les quatre parties du monde : histoire d'une mondialisation*. Paris: Seuil, 2004.

Harley J-B., Woodward D. (éd.), *The History of Cartography, volume two, book two: Cartography in the traditional East and Southeast Asian societies*. Chicago, Londres: The University of Chicago Press, 1994.

Iwao Seiichi, *Shuinsen to Nihonmachi* [Les bateaux à sceau rouge et les *Nihonmachi*]. Tōkyō: Jibundō, 1962.

Li Tana, *Nguyễn Cochinchina: southern Vietnam in the seventeenth and eighteenth centuries*. Cornell University: Southeast Asia Program Publications, 1998.

Manguin Pierre-Yves, *Les Portugais sur les côtes du Vietnam et du Campā : étude sur les routes*

maritimes et les relations commerciales, d'après les sources portugaises, XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles. Paris: Publications de l'EFEO, 1972. 324 p.

Park Hyunhee, "A Buddhist Woodblock-printed Map in 13th Century China", in: *Crossroads. Studies on the History of Exchange Relations in the East Asian World*, 1/2, 2010. Disponible sur Internet : http://www.eacrh.net/ojs/index.php/crossroads/article/view/5/Vol1_Park_html.

Reid Anthony, *Southeast Asia in the age of commerce (1450-1680)*. New Haven: Yale University Press, 1988 et 1993. 2 vol.

Smith, Richard J., *Chinese maps: images of "All Under Heaven"*. New York: Oxford University Press, 1996.

Suarez Thomas, *Early Mapping of Southeast Asia. The Epic Story of Seafarers, Adventurers, and Cartographers Who First Mapped the Regions Between China and India*. Singapour: Periplus Editions, 1999. 280 p.

Wade Geoff, "The Ming shi account of Champa", in: *Asia Research Institute. Working paper Series*, 3, 2003. Disponible sur Internet : http://www.ari.nus.edu.sg/wps/wps03_003.pdf.

Wigen Kären, Sugimoto Fumiko, Karacas Cary, *Cartographic Japan: a History in maps*. Chicago, Londres: The University of Chicago Press, 2016.

Yasunori Arano, "The formation of a Japanocentric world order", in: *International Journal of Asian Studies*, 2/2, 2005, pp. 185-2016.